

PROLOGUE

Saint Jean unit dans son Evangile le mystère du Verbe et le mystère du cœur blessé de l'Agneau. Il nous donne ce regard ultime, de surabondance. D'une certaine manière l'Evangile de Jean n'est pas nécessaire, et en même temps il est archi-nécessaire si l'on comprend que la Nouvelle Alliance est une alliance d'amour, donc une alliance contemplative. L'Evangile de saint Jean, c'est l'Evangile contemplatif, le « petit livre » (Ap 10) donné pour les grandes luttes et pour le dépassement qui consiste à aller jusqu'au bout, « jusqu'à la fin » (Jn 13, 1), sans nous arrêter à nous.

Nous voyons en effet dans l'Apocalypse qu'au moment des plus grandes luttes dans l'histoire de l'Eglise et dans notre histoire, entre la sixième et la septième trompette, il y a un regard de la miséricorde de Dieu ; et que, pour que nous soyons victorieux de ces grandes luttes, il y a un secours particulier de Dieu. Ce secours particulier est exprimé symboliquement par le « petit livre » et les deux témoins. Or l'Evangile de Jean nous montre bien ces deux témoins, Marie et l'Eucharistie, qui se tiennent, du reste, d'une façon étonnante.

Il faut relire souvent les chapitres 10, 11 et 20 de l'Apocalypse, parce qu'ils nous donnent une très grande lumière sur la vocation de la Communauté Saint-Jean.

LE « PETIT LIVRE »

Le « petit livre » (Ap 10), doux au palais et prodigieusement douloureux aux entrailles, nous pouvons certes dire que c'est l'Evangile de saint Jean. Mais au moment où Jean écrit l'Apocalypse, son Evangile n'est pas encore écrit ! Il faut donc aller plus loin. Le petit livre, n'est-ce pas le mystère de la présence de Jésus et le mystère de la Croix ? Le mystère de la Croix implique toujours ces deux aspects, car c'est la présence de Jésus la plus forte — puisque, à la Croix, il est totalement donné, plus encore qu'à Bethléem. A Bethléem, il est donné dans la tendresse, là il est donné dans l'amour. La Croix est un pur don d'amour, et l'Eucharistie est là pour nous le faire comprendre. Dans l'Eucharistie, c'est la Croix qui est donnée *immédiatement*, en premier lieu, et par la Croix la gloire. C'est le sacrement de l'amour dans ce qu'il a de plus fort.

LES MILLE ANS

Le petit livre agréable au goût et pénible aux entrailles, c'est le mystère de la Croix, le mystère de l'Eucharistie, le mystère de notre vie chrétienne. En effet, c'est dans notre vie chrétienne que nous avons les plus grandes douceurs, les folies de la douceur de Dieu, et les folies de la joie, dont nous avons parfois beaucoup de peine à vivre parce que nous en avons peur. De la douleur aussi nous avons peur, mais cela c'est normal : c'est la Croix ! Tandis que la joie... Eh bien la joie, elle est au plus intime du cœur de Marie à la Croix, elle est au

plus intime du cœur de Jean à la Croix, elle est au plus intime de notre cœur ; elle doit exister toujours ¹.

N'est-ce pas le sens des « mille ans » dont parle l'Apocalypse (ch. 20), où le démon ne peut pas pénétrer ? Le millénarisme, condamné quand il est compris d'une façon temporelle, doit être compris d'une façon purement intérieure : ce sont mille ans de joie — on dit « mille ans » pour en exprimer l'intensité, la force, et pour signifier que c'est le fruit direct de la contemplation, au-delà des luttes.

Nous devons demander à la Vierge Marie de nous apprendre à nous servir des luttes, à les accepter sans que la

¹ A la Croix il y a dans le cœur de Marie un épanouissement merveilleux, il y a la fleur de son amour divin pour Jésus, qui met en elle une plénitude de joie. Il y a le sourire de Jésus à la Croix, il y a le sourire de Marie à la Croix, et c'est peut-être ce que la Communauté Saint-Jean doit porter dans cette fin du XX^e siècle. Au XII^e siècle on a représenté le Christ souriant sur la Croix, mais on ne montrait pas le sourire de Marie. C'est peut-être nous qui devons montrer ce sourire de Marie dans notre vie — sourire à travers les pleurs, comme à la Salette —, la joie de Marie à travers la douleur et les larmes. C'est ce que nous devons vivre. C'est un peu réservé à ceux qui veulent entrer très à fond dans le mystère de Marie, et donc être très proches de saint Jean, le recevoir vraiment comme leur père.

Jean a reçu le sourire de Marie à la Croix. Le sourire de Marie à Jésus à la Croix était pour Jean, pour que Jean le reçoive. Quand Jésus dit à Marie : « Femme, voici ton fils », elle regarde Jean à travers les larmes et dans un sourire. Le sourire qu'elle donne à Jésus, elle le donne à Jean ; et le sourire qu'elle donne à Jean, c'est celui-là que nous devons recevoir, pour que, même au milieu des souffrances et des luttes, même quand nous sommes un peu brisés, il y ait ce sourire d'amour pour Jésus, pour Marie, pour nos frères. *Le sourire, c'est l'expression de la victoire de l'amour.* Quand l'amour est victorieux, il s'épanouit dans un sourire — et un sourire virginal parce que c'est un amour virginal —, dans un sourire qui prend tout, qui est accueil et qui est don.

lutte supprime la joie, sans que la lutte supprime le silence, sans que la lutte supprime la présence. Toute vie apostolique est dans la lutte et le démon essaie, par la lutte, de nous distraire de notre don de tout nous-même à la vie contemplative.

L'Esprit Saint veut faire en nous quelque chose de beaucoup plus profond qui est au-delà de la lutte. C'est peut-être le sens des « mille ans ». C'est qu'il y a, depuis le mystère de Jésus, une paix sur la terre, il y a une paix qui est déjà victorieuse et qui est là au plus intime de notre cœur, il y a quelque chose qui est gagné définitivement pour Dieu et qui est un mystère de joie, une zone de paix où le démon ne peut pas pénétrer.

Il faut demander que cette joie soit *victorieuse* de toutes les luttes. Il faut demander que cette joie demeure en nous et soit plus forte que tout. C'est le signe que l'amour du Père en nous est victorieux et qu'il nous est communiqué par pure miséricorde. C'est le signe que cet amour est plus grand que tout, qu'il nous enveloppe et nous porte. C'est la miséricorde prévenante du Père sur Marie, dans son mystère d'Immaculée Conception, qui s'étend sur tous ses enfants. C'est donc la miséricorde du Père et de Marie sur chacun de nous. Marie n'enveloppe-t-elle pas tous ses enfants de son manteau de Reine victorieuse ?

LES DEUX TÉMOINS

Nous devons vivre de cette miséricorde, et nous devons vivre de cette joie qui nous est donnée à travers l'Eucharistie. Mais en même temps (inséparablement) il faut vivre de la Croix, et les deux témoins (Ap 11) sont liés à cela. Marie vit de

la joie et elle est source de joie, elle est « cause de notre joie », et en même temps, celle qui nous est donnée, c'est Marie dans le mystère de la Compassion, par où nous pouvons être unis à la Croix d'une manière très cachée et toute divine. Grâce à Marie on est plus uni à la Croix que si Marie n'était pas là, puisqu'elle a vécu du mystère de la Croix d'une manière unique.

Le « petit livre » éclaire donc les deux témoins, et les deux témoins nous font comprendre notre vocation johannique.

Ces deux témoins ont une efficacité prodigieuse, et en même temps Dieu permet que le Dragon, la Bête, les tue. Ils doivent accepter le martyre intérieur (car ce ne peut être que le martyre intérieur). Et ils sont exposés sur la place publique, ils ne sont pas enterrés. Cela montre que si on veut être fidèle jusqu'au bout, nécessairement on recevra les calomnies, les médisances les plus terribles sans pouvoir se défendre, sans pouvoir être enterré, sur la place publique (cf. Ap 11, 9).

Si ce mystère du « petit livre » et des deux témoins est lié d'une façon très particulière à saint Jean et à tous les enfants de saint Jean qui doivent vivre le même mystère, on comprend que c'est une grâce merveilleuse que Dieu nous a donnée. Ce n'est pas à cause de nos mérites, ce n'est pas à cause de notre intelligence, ce n'est pas à cause de nos vertus : c'est de la pure gratuité. Et c'est une grâce merveilleuse d'appartenir à saint Jean, d'être lié à lui comme à un père, en vivant de sa paternité.

LA CHARITÉ FRATERNELLE

Il faut, dans la lumière du « petit livre » et des deux témoins, réfléchir sur ce que saint Jean apporte à l'Eglise. Il apporte à l'Eglise, justement, ce témoignage d'amour, cette

exigence d'amour du Christ, et d'un amour qui va jusqu'au bout — le Christ est victime d'amour : « Il les aima jusqu'à la fin » (Jn 13, 1) —, jusqu'au coup de lance qui perce le cœur de Marie.

Si l'on est attentif à ce double témoignage — l'Eucharistie et Marie —, on voit que le fruit, c'est la charité fraternelle. Saint Jean, dans sa Première Epître, réclame de nous une charité fraternelle au milieu des luttes — puisque c'est dans cette Epître qu'il parle des antichrists « qui sont sortis du milieu de nous mais qui n'étaient pas des nôtres » (1 Jn 2, 19). Ces antichrists, ce ne sont pas les religions extrinsèques à l'Eglise, ce sont celles qui sont nées de l'Eglise comme des parodies, en abîmant la finalité, et qui vont jusqu'à tout détruire : les idéologies athées. Au milieu de tout cela il y a une exigence de charité fraternelle ultime, et c'est le grand secret que saint Jean veut mettre dans notre cœur. C'est dit dans l'Apocalypse, dans la Première Epître et dans l'Evangile : « Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres » (Jn 13, 34 ; 15, 12). Le chapitre 15 de l'Evangile de Jean montre que la fécondité de l'Eglise, c'est la charité fraternelle qui glorifie le Père et qui témoigne de l'absolu de l'amour.

Voilà ce que saint Jean veut réaliser entre nous : une charité fraternelle débordante qui jaillit de l'Eucharistie, qui jaillit du cœur de Marie. On ne peut vivre de la charité fraternelle que si on est *lié* par une alliance, alliance dans l'Eucharistie et alliance dans le cœur de Marie. Cette double alliance a comme fruit la charité fraternelle. Et c'est cette charité fraternelle qui doit être pour nous le fruit dernier de ce que veut notre père saint Jean. Il a vécu la charité fraternelle de la manière la plus extraordinaire qui soit, grâce à Marie, grâce à l'Eucharistie. Ce sont bien là les deux secrets de saint Jean. A

la Cène il a vécu de l'Eucharistie en étant tout proche du cœur de Jésus. C'est pour cela qu'on le désigne toujours comme « celui qui reposait sur la poitrine de Jésus », ἐπὶ τὸ στήθος (cf. Jn 13, 25 et 21, 20). C'est bien cela qui caractérise Jean : il a une connaissance tout intérieure de l'Eucharistie, et du fruit même de l'Eucharistie — « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » —, et de Marie. Et Marie est aussi le « privilège » de Jean, et il l'a prise chez lui *dans une vie commune*. La charité fraternelle ne peut s'épanouir pleinement que dans une vie commune, avec tout ce que cela implique de difficultés, de luttes et de joies.

Le prototype de l'exercice de la charité fraternelle dans la vie commune, ce sont les liens de Jean avec Marie. Nous devons avoir suffisamment d'amour pour porter tous nos frères — souriants ou non, bergers ou mages, Isaac ou Ismaël, Jacob ou Esaü — à travers le cœur de Marie. Jésus, en donnant Marie à Jean, lui donne la vie commune, parce que c'est toujours une mère qui est au cœur de la vie commune — autrement c'est impossible. C'est seulement dans le cœur d'une mère que les atavismes différents — si souvent sources d'oppositions psychologiques très violentes — peuvent s'unir. Dans le cœur de Marie toutes ces différences sont dépassées, tout est porté, et il n'y a pas de limites. Ses enfants, ce n'est pas telle ou telle catégorie, ce sont ceux qui sont blessés ; et les plus pauvres, les plus petits, passent avant les autres. A Bethléem elle a reçu aussi bien les bergers que les mages, parce que la charité est au-dessus, elle est divine. Nous sommes de race divine, et si on est de race divine on accepte la souveraine pauvreté, comme Jésus...

I. L'ESPRIT DE LA FAMILLE SAINT-JEAN

Saint Jean est notre père, c'est lui qui réalise notre unité dans l'Eglise. Ne gardons-nous pas dans notre cœur, comme notre secret, la parole mystérieuse de Jésus au terme de l'Evangile de Jean ? Après avoir reçu de Jésus lui-même sa mission : « Fais paître mes brebis » (*Pasce oves meas*), Pierre, voyant Jean venir à leur suite, pose à Jésus la question : « Et lui, Seigneur ? » Jésus lui dit : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » (Jn 21, 20-22). Le mystère de Jean ne doit-il pas demeurer dans l'Eglise jusqu'au retour de Jésus ? Et toutes les communautés religieuses désireuses de vivre de la paternité de saint Jean ne doivent-elles pas vivre de ce même mystère ? La Communauté Saint-Jean désire le vivre en cette fin du XX^e siècle.

Le mystère de Jean est le mystère du disciple bien-aimé, celui qui a reposé sa tête sur la poitrine de Jésus à la Cène. Il y a un lien unique entre Jésus dans le mystère de l'Eucharistie et le cœur de son disciple bien-aimé, et ce lien nous est révélé par la présence si personnelle, si intime, de Jean auprès de Jésus lors de l'institution de l'Eucharistie. Pierre lui-même l'a bien compris, puisqu'il se sert de Jean comme médiateur pour poser à Jésus la question qui blesse si fort son cœur : « Qui est le traître ? » — question à laquelle Jésus répond d'une manière telle que Jean seul comprendra. Mais le mystère de Jean n'est-il pas surtout celui du disciple fidèle qui a suivi son Maître

jusqu'à la Croix ? Parmi les Douze, il est le seul présent à la Croix ; et à la Croix, Jésus lui donne sa Mère.

Voilà les trois grands mystères que saint Jean veut nous apprendre à vivre d'une manière toute spéciale : l'Eucharistie, la sagesse de la Croix et le mystère de Marie. Ces trois grands mystères, comprenons-le bien, sont intimement unis dans la sagesse du Père. Ces trois grands mystères nous révèlent en plénitude le mystère du sacerdoce de Jésus en manifestant ses deux fruits les plus propres : le don de son corps et de son sang, et celui de sa Mère bien-aimée. Ces deux dons ne peuvent être reçus pleinement que sous le souffle même du Paraclet, qui nous est vraiment donné pour cela et qui nous permettra de vivre pleinement du mystère de la *charité fraternelle*. N'est-ce pas la fécondité de la vigne qui glorifie le Père ?

1. L'EUCCHARISTIE

Saint Jean, au chapitre 6 de son Evangile, nous a révélé le grand enseignement de Jésus sur le *Pain de vie* ; c'est un trésor unique qu'il ne faut jamais oublier.

LA MULTIPLICATION DES PAINS

Ce discours est précédé du miracle étonnant de la multiplication des pains et des poissons, réalisé après la longue marche d'une grande foule qui suivait Jésus comme des brebis suivent leur pasteur. Jésus interroge deux de ses disciples qui

semblaient inquiets et étaient peut-être un peu tentés : Jésus est-il suffisamment conscient de ce qui se passe ? Cette foule pourra-t-elle manger ? Ce n'est pas sérieux, de l'emmener comme cela dans un lieu désert où il n'y a rien pour la nourrir ! La petite communauté apostolique est trop pauvre pour vraiment en assumer la responsabilité. On sent bien ce climat un peu tendu, tout proche du murmure. C'est à ce moment-là que Jésus, après avoir interrogé ses disciples et reçu l'expression de leur inquiétude, réalise ce miracle, ce geste de miséricorde qui montre bien sa sollicitude à la fois si humaine et si divine pour ce peuple qu'il aime : *Misereor super turbam* (Mc 8, 2). Jésus achève pour son peuple le geste de miséricorde que le Père avait fait pour Israël au désert en lui donnant gratuitement la manne. Cette multitude qui suit Jésus connaît bien un désert spirituel : attend-elle vraiment le Messie qui doit venir la libérer ?

Mais à la différence du Père donnant gratuitement la manne au désert, Jésus demande à l'enfant qui a des provisions de les lui offrir. C'est à partir de ce don que Jésus réalise son geste de miséricorde. Certes, il n'en avait pas besoin, mais il veut cette coopération, de même qu'à Cana il avait demandé l'obéissance des serviteurs. Aux serviteurs il demande l'obéissance, à l'enfant il demande l'offrande de son bien. Et à partir de cette bonne volonté des hommes, il réalise un geste de miséricorde surabondante, dans une gratuité toute nouvelle.

Chacun ayant mangé à sa faim, Jésus demande aux Apôtres de ramasser ce qui reste. Dans l'euphorie de l'action de grâces, la foule veut proclamer Jésus roi. Ce serait merveilleux, d'avoir un roi qui vous donne gratuitement le pain et le poisson de chaque jour, sans que l'on ait à travailler ! Mais Jésus n'est pas venu pour favoriser la paresse ; il n'est pas venu en premier

lieu pour réaliser une œuvre temporelle. Il ne veut pas être reçu avant tout comme un Messie libérateur des peines temporelles. C'est pourquoi, sentant qu'on veut le proclamer roi, il s'en va « tout seul ».

Les Apôtres n'ont-ils pas été contaminés par leur contact avec la foule, ayant ramassé avec elle les morceaux qui restaient (en remplissant douze couffins avec les restes de cinq petits pains) ? Ils se ressaisissent plus vite que la foule, comprenant qu'ils ont blessé le cœur de Jésus ; et dès qu'ils le peuvent, ils descendent à « la mer » et partent pour Capharnaüm, le lieu où Jésus demeurerait. « La mer s'agitait au souffle d'un grand vent. Après avoir ramé de vingt-cinq à trente stades, ils voient donc Jésus marcher sur la mer et se rapprocher du bateau ; et ils eurent peur. Mais il leur dit : "C'est moi ! N'ayez pas peur." Ils allaient donc le prendre dans le bateau, mais aussitôt le bateau toucha terre au lieu où ils allaient. » Notons bien ces deux signes : la multiplication des pains et la présence de Jésus, la nuit, sur le lac, et aussi l'efficacité de cette présence. N'y a-t-il pas là une préparation merveilleuse au mystère de l'Eucharistie ?

Le lendemain, après avoir dormi, la foule rejoint Jésus à Capharnaüm et l'interroge : « Rabbi, quand es-tu arrivé ici ? » Jésus leur répond en les corrigeant sévèrement, en leur révélant la manière tout humaine dont ils le recherchent et dont ils ont usé du don qu'il leur avait fait avec tant d'amour : « En vérité, en vérité je vous le dis : Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. » Le cœur de Jésus est blessé par cette manière si grossière d'utiliser ses dons. Non seulement ils ne cherchent pas à croire en lui en étant attirés par les signes, mais ils ne cherchent que leur propre bien-être matériel,

physique. Jésus ne peut pas supporter qu'on le recherche uniquement pour des biens matériels, qu'on le considère comme un Messie temporel, venu en premier lieu pour donner le pain « périssable » et non le pain de la Parole de Dieu.

Aussi Jésus leur donne-t-il cet ordre : « Travaillez à acquérir non la nourriture qui périt, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera ; car c'est lui que le Père, Dieu, a marqué d'un sceau. » Voilà la grande nouveauté que Jésus apporte et qui est particulièrement vraie pour notre temps : le monde d'aujourd'hui ne travaille-t-il pas que pour les biens temporels ? Jésus demande à ceux qui veulent le suivre de travailler en vue du mystère de la Parole de Dieu et de l'Eucharistie. La Parole de Dieu, c'est le pain que le Père et le Fils donnent ; et l'Eucharistie, c'est le corps du Fils bien-aimé donné par le Père.

LE PAIN DE VIE

Tout l'enseignement de Jésus va s'orienter vers ce mystère du Pain. Il commence par rappeler la grandeur de la foi : « L'œuvre de Dieu, c'est de croire en celui que Dieu a envoyé. » Nous ne pouvons pas ici analyser de près ce grand discours prophétique du Christ, si important et si nouveau, qui donne une lumière toute divine sur le mystère de l'Eucharistie que Jésus annonce. Retenons ici seulement quelques points.

La foule, pour croire en Jésus, réclame de nouveau un signe. « Quel signe fais-tu donc, toi, pour que nous voyions et que nous te croyions ? » Cette demande repose sur le fait que leurs pères ont mangé la manne au désert. Jésus leur a donné un

signe gratuitement la veille, mais ils l'ont reçu en l'accaparant. Aussi, pour eux, c'est devenu un droit : Jésus doit pour eux refaire le geste de la veille. Mais Jésus ne peut accepter cette demande qui n'est plus la demande du pauvre : « Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain qui vient du ciel, mais c'est mon Père qui vous le donne, le pain qui vient du ciel, le *véritable*, car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et donne la vie au monde. » Jésus n'est pas venu en premier lieu pour donner à son peuple le pain de la terre, pour refaire le geste de la manne. Il est venu pour donner le Pain véritable, celui qui vient du ciel, celui qui donne la vie.

Au moment où la foule, étonnée par ce que Jésus vient de lui dire, demande de lui donner ce pain nouveau, Jésus se présente : « Je suis le Pain de vie : celui qui vient vers moi n'aura pas faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » Voilà la grande révélation nouvelle, la nouvelle présence de Dieu pour son peuple, la nouvelle manière dont il se donne. Il n'est pas seulement l'Agneau ; il est le Pain véritable. Il est celui qui n'est que don, totalement donné, donné à tous et à chacun comme le pain ; relatif à chacun comme la nourriture est toute relative à celui qui s'en nourrit pour être transformée en lui, ou plus exactement, ici, pour le transformer substantiellement en lui. Car ce pain est *le* Pain véritable. C'est Jésus lui-même qui, dans son amour, se donne pour nous transformer en lui, pour réaliser avec nous une unité substantielle de vie. « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20).

Le don de la manne au désert était une annonce lointaine, préfigurative, de ce don véritable : Jésus-Dieu qui se donne lui-même à ses enfants et qui se donne comme le pain est donné à celui qui s'en nourrit et le mange. Pour recevoir ce don et en

vivre, il faut *croire*. Et Jésus souligne l'incapacité des hommes à croire. Voilà la souffrance de son cœur : « Vous m'avez vu et vous ne croyez pas. » Rien n'est plus douloureux, pour celui qui se donne, que de n'être pas reçu. Pourquoi ce peuple qui croit en la Parole de Dieu refuse-t-il de croire en la parole de Jésus : « Je suis le Pain de vie » ? Jésus nous le dit : « Tout ce que me donne le Père viendra vers moi, et celui qui vient vers moi, je ne le jetterai pas dehors, parce que je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté à moi, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or telle est la volonté de Celui qui m'a envoyé : que, de tout ce qu'il m'a donné, je ne perde rien, mais que je le ressuscite au dernier Jour. Car telle est la volonté de mon Père : que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle, et que je le ressuscite, moi, au dernier Jour. » Pour recevoir Jésus comme « Pain véritable », il faut être tout donné au Père, être des enfants bien-aimés du Père, être des tout-petits : « Père, je te rends grâce d'avoir révélé ces secrets non pas aux sages et aux prudents, mais aux tout-petits » (Lc 10, 21). Seule la foi en la paternité de Dieu permet de recevoir ce mystère de Jésus, Pain de vie ; car c'est le Père qui donne le Pain, *son* Pain. Ce mystère nous met en présence de la volonté propre du Père, de Celui qui veut que Jésus ne perde rien de ce qu'il lui a donné. Voilà la jalousie du Père. Et cette jalousie réclame que Jésus, Pain de vie, ressuscite au dernier jour ceux que le Père lui aura donnés. C'est le mystère de Jésus, Pain de vie, qui nous révèle cette ultime miséricorde du Père : la résurrection des corps au dernier jour. Car précisément, ce mystère de Jésus Pain de vie nous révèle le don substantiel de sa vie de Fils bien-aimé. Par ce don, nous devenons fils bien-aimés du Père, vivant de sa vie éternelle, non seulement dans notre esprit, mais aussi dans notre corps, dans tout notre être personnel.

LE MURMURE ET LA PROMESSE DE L'EUCCHARISTIE

Devant cette révélation d'amour extrême, les Juifs se mettent à *murmurer*. Ils ne comprennent pas : comment ce Jésus, fils de Joseph, dont ils connaissent le père et la mère, peut-il dire : « Je suis descendu du ciel » ? Jésus les reprend avec amour : « Ne murmurez pas entre vous. Nul ne peut venir vers moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et moi, je le ressusciterai au dernier Jour. » C'est une œuvre commune du Père et du Fils. Tout commence par l'attraction du Père. C'est cet amour premier qui vient du Père, que le Père éveille en nous, qui nous permet de croire en le mystère de Jésus Pain de vie ; et celui-ci achève l'œuvre du Père par la Résurrection. Si on découvre et qu'on accepte cette attraction du Père, on ne peut plus murmurer, on ne met plus d'obstacle à l'action de son amour qui nous donne à Jésus. Et celui-ci, Pain de vie, nous ressuscitera au dernier jour. Jésus rappelle en effet : « Il se trouve écrit dans les Prophètes : *Et tous seront instruits par Dieu*. Quiconque a entendu le Père et reçu son enseignement vient vers moi. »

Après avoir montré de nouveau la différence entre la manne, qui n'a pas donné la vie éternelle, et le pain descendu du ciel qu'il veut donner, et qui donne la vie éternelle, Jésus affirme : « Je suis le pain vivant descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra à jamais ; et le pain que moi je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde. » Voilà la seconde grande affirmation, relative à la première, et qui nous met d'une manière prophétique en présence du mystère de l'Eucharistie. Ce mystère annoncé prophétiquement nous montre bien comment cette première affirmation : « Je suis le

Pain de vie » réclame cette réalisation concrète du don de la chair du Christ comme nourriture. Car le Pain de vie, le Pain véritable, demande pour nous d'être source d'un pain qu'on puisse recevoir comme une nourriture qu'on mange. Le réalisme de cette affirmation : « Je suis le pain véritable » nécessite qu'on puisse le manger, même sensiblement. C'est là le caractère tout à fait propre de cette affirmation, toute différente de : « Je suis la Lumière du monde », qui ne fait appel qu'à la parole.

Mais ce réalisme scandalise, il est insupportable : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » On comprend bien ce scandale de l'intelligence humaine devant une telle affirmation. Aussi Jésus réaffirme-t-il avec encore plus de force, en montrant la nécessité pour notre salut de cette nourriture si mystérieuse : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Et de nouveau : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier Jour. Car ma chair est une vraie nourriture, et mon sang est une vraie boisson. » Voilà la grande promesse du don que Jésus veut réaliser pour ceux qui croient en lui comme Pain de vie. Et c'est vraiment par ce don personnel de sa chair et de son sang qu'il veut être pour nous le Pain véritable, puisque par ce don il donne la vie éternelle et promet de nous ressusciter. C'est donc bien par le don de sa chair et de son sang, donnés en nourriture et en boisson, qu'il peut être pour nous le Pain véritable achevant l'œuvre de Dieu que le Père a commencée. Jésus précise : « Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » Le fruit propre de « manger sa chair et de boire son sang » est de demeurer en lui, et lui en celui qui s'est nourri de sa chair et de son sang.

Ce don de sa chair et de son sang comme nourriture et boisson est la *manière* dont Jésus est pour nous le Pain véritable, le Pain du ciel. C'est donc bien ce mystère de Jésus Pain véritable qui donne au don de sa chair et de son sang sa finalité. C'est bien l'affirmation du Christ : « Je suis le Pain de vie » qui donne à ce don tout son sens divin, sa signification profonde. Jésus promet de donner sa chair et son sang pour que nous puissions demeurer en lui, vivre de lui comme Pain de vie, et qu'au dernier jour nous vivions en notre propre chair le mystère de sa Résurrection.

Par cette promesse du don de sa chair et de son sang comme nourriture et comme boisson, Jésus affirme l'unité de vie qu'il désire réaliser avec nous, unité comparable à celle qui existe entre lui et le Père : « De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé et que moi je vis par le Père, ainsi celui qui me consomme vivra, lui aussi, par moi. » Voilà l'abîme infini qui existe entre ce mystère du Pain véritable descendu du ciel et le miracle de la manne : l'un donnera la vie éternelle ; l'autre ne peut donner la victoire sur la mort.

LA PREMIÈRE RUPTURE

Cet enseignement si nouveau, si divin, n'a pas été reçu par tous ceux qui l'écoutaient. Beaucoup conclurent : « Ce langage est dur ; qui peut l'entendre ? »

Dans un dernier acte de miséricorde, Jésus, sachant dans le secret de son cœur que les disciples murmurent, leur dit : « Cela vous scandalise ? Si donc vous voyiez le Fils de l'homme monter où il était auparavant ! C'est l'esprit qui fait vivre, la chair ne sert de rien ; les paroles que moi je vous ai dites sont

esprit et elles sont vie. » Comme avec Nicodème, comme avec la Samaritaine, Jésus sait que ses paroles sont reçues par ceux qui murmurent d'une manière tout humaine, toute charnelle. C'est pour cela qu'il veut les aider à ne pas tomber dans ce piège : interpréter ses paroles d'une manière toute matérielle. Aussi affirme-t-il : « La chair ne sert de rien » au moment même où il nous promet de nous donner sa chair en nourriture. Le contraste est étonnant. Il y a une manière divine de recevoir sa chair, et une manière charnelle. Toutes les paroles de Dieu, tous les dons de Dieu, doivent être reçus divinement, car Dieu est Esprit. La grande souffrance du cœur de Jésus n'est-elle pas de voir comment les hommes reçoivent son enseignement, et spécialement comment ils reçoivent ses secrets, le don de sa chair ?

C'est au moment où le Christ nous révèle son amour excessif : le don de tout lui-même comme Pain de vie, que « beaucoup de ses disciples s'en retournent et cessent d'aller avec lui ». Jésus veut alors sonder le cœur de ceux qui sont restés : « Est-ce que, vous aussi, vous voudriez partir ? » Jésus leur rend leur liberté. « Simon-Pierre lui répondit : “Seigneur, vers qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Pour nous, nous avons cru et nous avons connu que c'est toi, le Saint de Dieu.” » Devant cette déclaration si vraie, Jésus ouvre son cœur : « N'est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous les Douze ? Et l'un d'entre vous est un démon. » C'est Jésus qui a aimé le premier ses Apôtres et ses disciples de tous les temps ; mais cela n'empêche pas qu'ils puissent ne pas répondre à cet appel, qu'ils puissent se détourner, refuser de croire — comme Judas. C'est en présence de Jésus qui vient de se révéler comme Pain de vie et comme devant donner sa chair en nourriture et son sang en breuvage, que Judas refuse de croire et se détourne de Jésus. « Ce langage est dur ; qui peut l'entendre ? » Il n'a pas le

courage d'avouer sa faiblesse, son manque d'amour. Il accuse Jésus : « Ce langage est dur. » Et il s'appuie sur l'opinion des autres : « Qui peut l'entendre ? »

Cette révélation ultime d'amour est comme un « glaive à deux tranchants » (He 4, 12). Pour les uns (Pierre, Jean...), il est occasion d'un don nouveau dans la fidélité ; pour d'autres, il est occasion d'un repliement sur soi et d'un refus radical — ce qui, pour le Christ, est source d'une grande douleur. Voilà la réalisation première de la prophétie de Syméon. Ce glaive transperce l'âme de Jésus et, par lui, celle de Marie (cf. Lc 2, 35).

LA RÉALISATION DE LA PROMESSE

La réalisation de la promesse nous est transmise par saint Jean (Jn 13) et saint Luc (Lc 22).

Le lavement des pieds

Le début du chapitre 13 de saint Jean souligne l'importance exceptionnelle de ce qui va se passer en cette veille de la Pâque : « Avant la fête de la Pâque, sachant qu'était venue son heure de passer de ce monde vers le Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin. » C'est cet ultime moment du pèlerinage de Jésus au milieu de nous que saint Jean veut nous rappeler. Tout se passe dans la fidélité à un amour plénier. C'est bien le testament d'amour de Jésus que saint Jean veut nous transmettre, testament qui va être donné durant cette dernière Pâque prise avec les Apôtres. Judas est présent, saint Jean le souligne : « Alors que déjà le diable avait mis au cœur de Judas Iscariote,

fils de Simon, le dessein de le livrer... » Au milieu des Apôtres, près de Jésus, Judas est là, présent physiquement ; mais son cœur est loin. Lui-même se sépare, puisqu'il a décidé de livrer Jésus. Jésus le sait, et il le supporte ; dans son cœur il a accepté cette volonté ultime du Père. La dernière joie d'être au milieu des siens, de vivre avec eux ce dernier repas dans la paix, lui est retirée. Il faut supporter jusqu'au bout cette présence du traître qui brise profondément, dans le cœur de Jésus, la joie de l'intimité des adieux. Jésus est seul à savoir les intentions perverses de Judas. Il les porte dans le silence de son cœur.

Après avoir vécu dans une extrême ferveur, avec les Douze, le repas liturgique de la Pâque juive, en remerciant le Père de sa miséricorde unique à l'égard de son peuple, Jésus accomplit dans son cœur cette dernière Pâque d'action de grâces. Il « se lève de table, dépose ses vêtements et, prenant un linge, il le noue à sa ceinture. Ensuite il verse de l'eau dans un bassin, et il se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge noué à sa ceinture. Il vient donc vers Simon-Pierre. » C'est vers lui qu'il se dirige en premier lieu. Simon-Pierre regarde le geste de Jésus de l'extérieur et, de ce fait, il ne peut le supporter, il s'y oppose : « Toi, Seigneur, me laver les pieds ! » Ne comprenant pas cette initiative imprévue et inédite de Jésus, scandalisé de ce geste indigne de son Maître et Seigneur, Pierre refuse de coopérer à l'action de Jésus. Mais Jésus insiste : « Ce que je fais, toi, tu ne le sais pas à présent, mais tu comprendras dans la suite. » Jésus réclame un acte de pure obéissance. Même s'il ne comprend pas, Pierre doit faire une totale confiance. Mais il continue de résister, dans son amour encore trop humain pour Jésus : « Non, jamais tu ne me laveras les pieds ! » Pour convaincre Pierre, Jésus lui montre la conséquence de ce refus : « Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi. » Pierre est alors vaincu, il ne veut pas être

séparé de celui qui est son Maître et Seigneur, il veut avoir part avec lui.

Jean ne parle pas du lavement des pieds de Judas, alors que ce lavement des pieds est très spécialement pour lui. Cela, Jésus l'indique bien en répondant à Pierre qui, dans sa générosité, lui demande de lui laver non seulement les pieds, « mais aussi les mains et la tête ». Jésus répond : « “Celui qui s'est baigné n'a pas besoin de se laver, mais il est pur tout entier. Vous aussi, vous êtes purs, mais non pas tous.” Il connaissait en effet celui qui le livrait. » Jésus veut être face à Judas, seul à seul avec lui, être en sa présence dans une attitude d'extrême pauvreté et d'humilité, être en sa présence comme l'esclave, lui, le Maître et Seigneur, pour, une dernière fois, lui montrer son amour unique, lui montrer que c'est lui qui l'a aimé le premier et que cet amour est toujours présent malgré sa faute actuelle ; il veut lui montrer son pardon miséricordieux, sa miséricorde de Bon Pasteur qui veut être tout proche de la brebis égarée, être seul auprès d'elle, tout entier pour elle, comme si elle était la seule à avoir pris possession de son cœur de Bon Pasteur. Cette liturgie nouvelle du lavement des pieds, qui distingue les deux Pâques tout en les unissant, n'est-elle pas en premier lieu pour Judas ? Et si Pierre avait connu les intentions de Judas, n'aurait-il pas été encore plus scandalisé et plus violent ? Pour lui, il est inconcevable d'exercer la miséricorde et le pardon à l'égard d'un traître qui a décidé d'aller jusqu'au bout de sa trahison ; et ce n'est pas en premier lieu un geste d'humilité qu'on doit avoir à l'égard d'un traître.

Jean ne dit rien de son face-à-face avec Jésus en ce lavement des pieds. Et pourtant, en raison de son amour privilégié pour Jésus, il a dû vivre de ce geste d'une manière unique, en découvrant la pauvreté et l'humilité infinies du cœur

de son Jésus, et surtout son amour de prédilection pour chacun des disciples, désireux de les unir à son cœur en dépassant toutes les luttes, toutes les jalousies.

Il serait intéressant de chercher à découvrir la modalité particulière de ce face-à-face de Jésus-serviteur, esclave, avec chacun de ses disciples. Ce sont des adieux personnels dont Jésus seul a pleinement conscience et qui ont un poids d'amour d'autant plus fort que les disciples semblent ne pas comprendre. Ces adieux se réalisent dans une extrême pauvreté, et dans un geste de pardon et de purification de la part de Jésus. En ce qui concerne Pierre, Jésus ne veut-il pas l'introduire à un sens nouveau de l'autorité ? Pierre garde le sens d'une autorité telle qu'elle se trouve réalisée dans l'ancienne Loi. Jésus veut lui montrer que lui, le Maître et le Seigneur, il peut exercer son autorité dans une extrême pauvreté, sans aucune domination, parce que c'est une autorité toute d'amour. A Judas, Jésus ne veut-il pas montrer que son autorité de Maître et Seigneur est celle du Bon Pasteur qui cherche en premier lieu à pardonner, si grave que soit la faute ? Si l'homme reconnaît qu'il est pécheur, le Bon Pasteur lui pardonne et l'aime. A Jean, ne veut-il pas montrer que plus l'amour divin est fort, plus sont grandes la limpidité et la fidélité qu'il réclame ? Jean, qui est aimé avec une telle intensité d'amour, a besoin de cette ultime purification pour reposer sur la poitrine de Jésus et vivre pleinement du mystère de l'Eucharistie.

Si ce lavement des pieds a une signification personnelle pour chacun des disciples, il a cependant une valeur universelle. Jésus l'affirme : « Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns aux autres. Car c'est un exemple que je vous ai donné, pour que, comme moi je vous ai fait, vous fassiez vous

aussi. » Jésus ajoute même : « Heureux êtes-vous si vous le faites. » Jésus nous demande de faire à sa suite ce même geste. Or la signification profonde de ce geste n'est-elle pas de nous enseigner l'exigence d'une purification ultime pour vivre de la nouvelle Pâque, celle que Jésus réalise pour nous ? Cette purification ultime regarde le nouveau précepte, celui de la charité fraternelle. Pour vivre pleinement de ce précepte, il faut être capable d'exercer à l'égard de son prochain, de celui que Dieu a mis sur notre route, le geste de l'esclave : lui laver les pieds, se mettre entièrement à son service, lui être tout entier relatif, l'accueillir avec cette extrême pauvreté de l'esclave qui se met totalement à sa disposition — ce qui exige de lui pardonner tout ce qu'on pourrait avoir dans son cœur contre lui, tout ce qui pourrait nous maintenir loin de lui et créer une certaine opposition à son égard. C'est Jésus, le Maître et Seigneur, qui fait ce geste, pour nous montrer comment la plénitude de la charité fraternelle qui est dans son cœur lui permet, tout en ayant l'autorité de Maître et de Seigneur, d'exercer d'une manière unique ce service réservé aux esclaves, auquel il donne du reste une nouvelle dimension puisqu'il se réalise dans la gratuité de l'amour fraternel. Au lieu d'intensifier la différence qui existe entre celui qui commande et celui qui obéit, et par là d'engendrer des divisions, des oppositions violentes conduisant à la révolte (selon la fameuse dialectique du maître et de l'esclave de Hegel, reprise par Marx), la charité fraternelle permet à celui qui exerce l'autorité d'être plus proche de celui qui lui obéit, plus uni à lui (pour ne plus faire qu'un avec lui), que s'il n'avait pas cette autorité. Quand il est sous l'emprise de la charité fraternelle, l'exercice de l'autorité, au lieu de séparer, d'opposer, peut au contraire intensifier l'unité. N'est-ce pas là la grande victoire de l'amour divin, de la charité fraternelle, sur toutes les tentations

d'orgueil, qui si facilement viennent corrompre l'exercice de l'autorité en transformant l'autorité-service en autorité-pouvoir, en domination ? Seule la charité divine peut réaliser cela. N'est-ce pas cela que Jésus veut proclamer avant de se donner comme « Pain de vie » ?

Il est très important pour nous, qui voulons vivre de l'esprit de saint Jean, de comprendre l'importance que Jésus donne à l'acceptation de ce geste. C'est une condition nécessaire pour « avoir part » avec lui. « Avoir part » avec lui, c'est vivre le même mystère d'amour divin que lui : le mystère de la Croix, le mystère de la victoire de l'Amour. Mais pour cela il faut accepter de coopérer avec Jésus, de vivre de son amour miséricordieux doux et humble, qui pardonne et qui se sert des conséquences des fautes pour se donner encore plus ; il faut accepter avec Jésus de vivre comme serviteur des serviteurs, esclave d'amour pour chacun des disciples, chacun étant pour Jésus le prochain que le Père a mis auprès de lui. Il ne suffit pas de coopérer avec lui en lui obéissant, en respectant sa dignité de Maître et Seigneur, il faut vivre le mystère de son amour à l'égard du prochain, accepter d'être le serviteur, l'esclave de chacun, descendre plus bas que lui, être plus petit, plus pauvre que lui, pour être son sauveur dans la miséricorde. Pas seulement lui tendre la main, mais le porter dans sa fragilité, ses faiblesses ; lui laver les pieds et par là se disposer à être capable d'offrir sa vie pour le sauver. « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn 15, 13).

L'institution de l'Eucharistie

C'est à la suite du lavement des pieds que Jésus institue l'Eucharistie, la Nouvelle Pâque en son corps et en son sang.

Tout ce qu'il avait annoncé prophétiquement lors de son grand enseignement sur le Pain de vie, il le réalise avec les Douze, Judas étant présent. Il le réalise en prenant du pain, en rendant grâces, en le rompant et en le leur donnant en disant : « Ceci est mon corps, qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi » (Lc 22, 19). Puis prenant la coupe, après le repas, il dit : « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est répandu pour vous » (Lc 22, 20). Extrême simplicité de cette nouvelle alliance en son corps et en son sang, réalisée symboliquement et réellement à travers le don du pain et du vin consacrés par lui, alliance étonnante, bouleversante. Quand l'amour va jusqu'au bout de ses exigences, il s'exprime dans un langage d'une extrême simplicité. Rien de plus simple que le partage du pain et du vin dans un repas, rien de plus grand que le don du corps de Jésus et de son sang répandu pour nous. C'est le don de Jésus crucifié, offert à la Croix pour glorifier le Père et nous sauver. Ce don est l'acte le plus grand que le monde ait jamais porté et vécu ; et cet acte nous est communiqué à travers la double consécration du pain et du vin devenus corps et sang de Jésus crucifié et glorifié. Voilà le testament de son amour, testament préparé par la première Pâque juive et achevé à la Cène, et continué dans l'Eglise par les Douze et leurs successeurs. C'est la volonté expresse de Jésus : « Faites ceci en mémoire de moi. »

C'est au moment où l'on se donne qu'on connaît la plus grande vulnérabilité. C'est à ce moment que Jésus déclare : « Mais voici que la main de celui qui me livre est avec moi, sur la table » (Lc 22, 21). Et dans l'Evangile de saint Jean il est dit : « C'est pour que l'Ecriture s'accomplisse : "Celui qui consommait mon pain a levé contre moi son talon" (Ps 41, 9). (...) Ayant dit cela, Jésus fut troublé dans son esprit, et il attesta et dit : "En vérité, en vérité je vous dis que l'un d'entre

vous me livrera.” Les disciples se regardaient les uns les autres, ne sachant de qui il parlait » (Jn 13, 18-22). Jésus, durant sa vie apostolique, a gardé le secret et les disciples n’ont pas su découvrir l’attitude profonde de Judas refusant le mystère du Pain de vie ; Judas a su jusqu’au bout cacher son opposition de plus en plus profonde.

C’est alors que l’Evangéliste précise : « A table, tout contre le sein de Jésus, se trouvait un de ses disciples, celui que Jésus préférerait. » Cette place de choix près de Jésus, « tout contre le sein de Jésus », Jean l’a eue sûrement durant toute la durée de ce repas pascal qui s’achève dans la Cène. Sans nous dire la manière dont il a vécu, dans sa foi, son espérance et sa charité, ce mystère eucharistique, saint Jean nous indique seulement comment il était proche de Jésus, « tout contre le sein de Jésus » : cela nous révèle d’une manière plus éloquente que toute parole l’intimité si merveilleuse du cœur de Jean avec celui de Jésus, l’intensité de son amour pour Jésus. Le don du corps et du sang de Jésus, il l’a reçu en étant tout proche de lui physiquement, ce qui exprimait le silence profond de son amour divin pour celui qui était tout pour lui et qui se donnait totalement à lui. Dans son Evangile, Jean précise encore : « Simon-Pierre lui fait donc signe et lui dit : “Demande qui est celui dont il parle ?” » Simon-Pierre a compris que seul Jean pouvait recevoir le secret du cœur de Jésus, étant si proche de lui. C’est pourquoi il se sert de lui comme médiateur, reconnaissant ainsi (lui qui pourtant était tout désigné pour faire cette demande, étant donné son autorité) la plus grande intimité de Jean avec le cœur de Jésus.

« Celui-ci, se renversant à même la poitrine de Jésus, lui dit : “Seigneur, qui est-ce ?” » De nouveau, l’Evangéliste souligne la proximité unique de Jean avec Jésus : « se

renversant à même la poitrine de Jésus » — ce qui lui donne comme un droit à poser directement la question : « Qui est-ce ? ». Jésus répond sans dire le nom : « “C’est celui pour qui moi je tremperai la bouchée et à qui je la donnerai.” Tremplant alors la bouchée, il la prend et la donne à Judas, fils de Simon l’Iscariote. Et après la bouchée, alors le Satan entra en lui. » C’est ce geste d’amitié de Jésus à l’égard de Judas qui révèle à Jean celui qui le trahit, puisque tremper la bouchée dans la coupe de vin et la donner directement à l’ami était le signe le plus net de l’amour qu’on lui portait. Judas, l’acceptant de Jésus au moment où il le trahit, lui ment ouvertement et consciemment ; aussi le Prince du mensonge entre-t-il en lui. Et cela, Judas le savait parfaitement, il avait une parfaite conscience de la signification de ce geste de Jésus ; tandis qu’à l’égard de l’Eucharistie, il ne savait pas ce qu’il faisait, n’ayant pas la foi en ce mystère.

Dans sa sagesse, Dieu a permis que le sacrement de l’amour divin, dans son ultime exigence, à la Cène, se réalise au milieu d’un combat extrême au sein de la communauté des disciples, pour montrer que malgré cela, Jésus se donne totalement en se désarmant, dans le silence de l’amour le plus gratuit, attirant Jean à lui et acceptant d’être trahi par Judas.

Comme saint Jean a vécu d’une manière toute spéciale, dans cette très grande intimité, le mystère de l’Eucharistie, nous devons aussi — si nous voulons être vraiment ses enfants bien-aimés — vivre d’une manière très fervente ce mystère de l’Eucharistie, avoir l’audace toute filiale de demander à notre père saint Jean de nous permettre de la vivre comme il l’a vécue, dans cette si étonnante intimité avec Jésus, tout près de son cœur et cachés en lui. Jésus se donne sans rien garder pour lui, comme Pain de vie : serviteur substantiel qui se donne

comme aliment, c'est-à-dire en étant tout ordonné au vivant qui s'en nourrit, qui l'assimile. Jésus veut être pour nous cet aliment qui se donne entièrement, jusqu'au bout, et qui veut nous transformer en lui, nous unir substantiellement à lui ; et pour cela il réclame notre amour fervent, un amour qui se donne sans réserve.

Dans l'Eglise d'aujourd'hui, nous devons être à la suite de saint Jean ceux qui vivent pleinement du mystère de l'Eucharistie, de ce *don*.

Après avoir institué l'Eucharistie, Jésus donne à ses disciples fidèles « un commandement nouveau » : « Je vous donne un commandement nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres ; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous aimiez les uns les autres » (Jn 13, 34 ; cf. 15, 12). Et dans sa Première Epître, saint Jean dira : « Bien-aimés, ce n'est pas un commandement nouveau que je vous écris, mais un commandement ancien que vous aviez dès le commencement » (1 Jn 2, 7). Précisément parce qu'il vient du Christ, ce commandement est inscrit non sur de la pierre comme la Loi, mais dans le cœur de Jésus.

Ce nouveau commandement, saint Jean l'a reçu d'une manière toute spéciale — sa Première Epître le manifeste. Pour lui, ce nouveau précepte de la charité fraternelle donne à la communauté chrétienne son caractère propre. C'est la communauté des enfants d'un même Père, celle qui est née à la Croix ; elle doit témoigner de l'amour de Jésus et le *rendre présent* dans le monde. La charité fraternelle est le fruit propre de la vigne véritable dont le Christ est le tronc et dont nous sommes les branches. Par ce fruit, la vigne glorifie le Père, le Vigneron. Cette charité fraternelle n'a pas d'autre modèle que Jésus, Jésus crucifié, se donnant lui-même à la Croix : « Il n'y a

pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

C'est de cette charité fraternelle que nous devons vivre, en essayant d'en vivre toujours avec plus d'intensité et de ferveur jusqu'au don total de tout nous-même pour nos frères, notre prochain, celui que Jésus a mis sur notre route et qui fait route avec nous, qui mène la même vie que nous. Cette charité fraternelle doit s'exercer dans la *joie*, s'épanouir dans la joie, dans une joie divine tout intérieure qui peut coexister avec des luttes, des souffrances et même des tristesses au niveau de notre psychologie humaine. Car précisément, l'exercice de notre charité fraternelle ne se situe pas premièrement à ce niveau. Il est beaucoup plus profond et en même temps il peut s'emparer de toute la sensibilité et la purifier sans la détruire. Cet exercice divin n'est pas rival de nos passions, de notre sensibilité, mais il demande de s'incarner et ne peut le faire que lentement, progressivement.

2. LA SAGESSE DE LA CROIX ET LE DON DE MARIE

L'Eucharistie est tout ordonnée au mystère de la Croix et elle nous le donne d'une manière symbolique et réelle. On ne peut s'arrêter au sacrement : il nous conduit à la réalité, au mystère même de la Croix du Christ. Saint Jean nous révèle ce mystère d'une manière unique, car seul il nous révèle l'ultime alliance que Jésus réalise lorsque, du haut de la Croix, s'adressant à Marie et à Jean, il leur dit : « Femme, voici ton fils » et « Voici ta Mère ».

LE DON DE MARIE À JEAN

Essayons de comprendre le sens de ces paroles. Etant les dernières que Jésus adresse à sa Mère et à son disciple préféré, elles expriment bien comme son testament pour l'un et l'autre, son ultime volonté à leur égard. Testament « domestique », « familial », dira saint Ambroise, à la différence du testament officiel réalisé au Cénacle où tous étaient présents, même le traître. Testament dans son corps immolé et dans son sang versé pour glorifier le Père et sauver les hommes. Après avoir donné sa chair et son sang comme nourriture et boisson, il veut encore, dans une surabondance d'amour, nous donner le secret de son cœur d'homme, celle que le Père lui donne comme Mère : aussi veut-il nous la donner *comme Mère*. En la donnant à Jean, il la donne tout spécialement à ceux qui, à la suite de

Jean, veulent être *fidèles*. Et en nous la donnant, Jésus réalise l'ultime don qu'il puisse nous faire. Il se dépouille de celle qu'il aime le plus, de celle qui non seulement lui a été donnée par le Père comme Mère, mais aussi de celle qui lui est le plus unie, celle qui vit d'une manière unique son mystère de la Croix, de la Rédemption.

Comprenons que Jésus donne Marie à Jean au moment où Marie vit le mystère de la Compassion, où elle est « une » avec Jésus dans son holocauste d'amour, celui de la Croix, qui achève toute sa vie. En effet, Marie, dans sa foi, son espérance et son amour, vit le mystère d'holocauste de Jésus pour l'achever, le compléter. Le compléter non pas comme si la Croix de Jésus était imparfaite, inachevée, et avait besoin d'un achèvement, mais comme un achèvement de surabondance d'amour, dans une totale gratuité d'amour. Si la Croix de Jésus, en effet, était en premier lieu un sacrifice de justice, de satisfaction pour les péchés, ce mystère de la Compassion de Marie ne pourrait exister. Car il ne peut y avoir de surabondance dans l'ordre de la justice ; la surabondance gratuite ne peut exister que dans l'ordre de l'amour. Marie a complété et achevé l'holocauste de la Croix de Jésus en vivant son sacrifice dans sa foi, son espérance et son amour. Par là, elle offrait en holocauste au Père ce que Jésus ne pouvait pas offrir au Père : ce qu'il y a de plus profond dans l'intelligence de l'homme vivant de la foi théologale, ce qu'il y a de plus profond dans les désirs de l'homme vivant de l'espérance théologale. Car en raison du mystère de l'union hypostatique, Jésus, dans son âme humaine surélevée par la plénitude de grâce, possédait dès le premier instant de son existence la vision béatifique. Par le fait même, les sommets de son âme humaine ne pouvaient pas être offerts en holocauste à la gloire du Père pour le salut de l'homme. Pour que l'âme humaine, en

sa totalité, soit offerte en holocauste d'amour au Père pour sa gloire et pour le salut de l'homme, il fallait que « quelqu'un » vive le même holocauste que Jésus mais en le vivant d'une autre manière dans sa foi, son espérance et sa charité — puisque par la foi notre intelligence humaine peut être totalement offerte au Père, et que l'espérance permet à notre volonté d'être offerte au Père dans ses désirs les plus intimes et les plus profonds. Marie, grâce à sa plénitude de foi et d'espérance, grâce à son amour si intense à l'égard de Jésus, a pu vivre à la Croix, dans son mystère de Compassion, le même mystère que Jésus, mais selon un mode propre qui était le sien, celui de la Femme immaculée totalement transformée par la plénitude de grâce.

Quant au sacerdoce de Jésus, on peut dire également que Marie l'a achevé en le complétant. Durant toute la vie cachée, Jésus a voulu vivre en tout petit enfant de Marie et de Joseph. Il n'exerçait donc pas en acte son sacerdoce de Grand Prêtre, sauf à Jérusalem, quand il eut douze ans. Venant alors à Jérusalem pour y célébrer la Pâque avec ses parents, Jésus prend l'initiative d'enseigner les docteurs en Israël, dans la plus grande miséricorde, en les interrogeant. A Marie et Joseph qui le cherchaient, il dit ouvertement : « Pourquoi donc me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ? » (Lc 2, 49). C'est dans l'obéissance à son Père qu'il exerce cet enseignement ; c'est comme l'Envoyé du Père qu'il l'exerce. N'est-ce pas là sa première œuvre sacerdotale : un enseignement donné aux docteurs de la Loi, l'enseignement de la Parole de Dieu ? Et Marie et Joseph, à leur façon, dans la foi et l'espérance, ont coopéré à cette œuvre par leur souffrance, leur angoisse. L'Evangile souligne que ces paroles de Jésus, Marie et Joseph ne les comprirent pas. Mais Marie les « gardait dans son cœur » (Lc 2, 51 ; cf. 2, 19). En la

rendant ainsi attentive à l'accomplissement de l'œuvre du Père, Jésus préparait en elle le cœur de la Femme, de la nouvelle Eve.

Ceci montre bien que de sa naissance jusqu'à douze ans, et de douze à trente ans, Jésus, à part ces trois jours d'enseignement à Jérusalem, ne vivait pas ouvertement et manifestement comme l'Envoyé du Père, mais d'une manière cachée, comme un enfant soumis à ses parents, leur obéissant, ne prenant pas d'initiatives individuelles, mais réglant ses activités en s'appuyant sur l'autorité de ses parents. On peut donc conclure que durant toute sa vie cachée, Marie a offert son Fils bien-aimé et toutes ses activités au Père, et que par là elle devançait maternellement l'exercice de son sacerdoce, jusqu'à son intervention à Cana, qui hâte l'heure de Jésus. Durant toute la vie apostolique de Jésus, Marie, dans le silence, est totalement relative à sa vie d'Envoyé du Père. Et lorsque, sur la Croix, après avoir tout remis entre les mains du Père, Jésus reçoit le coup de lance, Marie, de nouveau, dans le silence de son cœur blessé, offre Jésus au Père comme Agneau immolé. C'est la blessure du cœur qu'elle offre en premier lieu, cette blessure qui achève tout l'holocauste de la Croix. C'est bien Marie qui l'offre au Père, puisque l'âme de Jésus n'informe plus son corps pour offrir au Père cette blessure ultime, la seule substantielle, la seule qui aurait pu par elle-même causer la mort. Le Père a voulu que Jésus devance le coup de lance, dans l'offrande de toute sa vie à la Croix, pour que ce soit bien lui qui s'offre lui-même, librement, dans un amour pur ; et que Marie achève cette offrande en offrant la blessure du cœur.

C'est au moment où Marie, dans son âme surnaturalisée par sa plénitude de grâce, connaît cette si grande unité avec Jésus, que celui-ci nous la donne. Celle que Jésus donne à Jean comme Mère, c'est celle qui vit ce mystère de la Compassion,

d'unité avec Jésus crucifié. C'est elle que Jean reçoit et qu'il prend « chez lui », dans son intimité. C'est donc en premier lieu tout ce mystère de Compassion que Marie communique à Jean pour qu'il en vive. C'est certes la Femme dans sa pureté virginale et dans sa fécondité de Mère qu'il reçoit : Marie consacrée pleinement à son Père et acceptant librement d'être la Mère du Fils de Dieu dans son *fiat* ; mais c'est cette consécration et cette maternité dans leur achèvement ultime à la Croix, dans le mystère de la Compassion. C'est à travers ce mystère de Compassion que Jean reçoit Marie comme Mère. Il est donc appelé par elle à vivre du même mystère ; autrement, elle ne serait pas vraiment sa Mère bien-aimée.

C'est donc bien dans sa foi contemplative, dans son espérance de pauvre et dans la ferveur de sa charité que Jean reçoit Marie. Par là, il entre dans une nouvelle intimité avec Jésus, il le regarde dans un nouveau regard d'amour, de contemplation. Il le regarde comme Marie le regarde, comme Marie l'aime. Cette alliance familiale avec Marie est une alliance contemplative. C'est une alliance qui donne à Jean tous les secrets du cœur de Marie : son unité d'amour avec le cœur de Jésus, son unité d'épouse avec le cœur de Jésus crucifié. Car c'est le *Sponsabo te mihi in fide, in misericordia, in iustitia* (cf. Os 2, 21-22) que Marie vit à la Croix et qui est donné à Jean. C'est toute une vie nouvelle en laquelle Jean entre, puisque tout l'amour maternel et miséricordieux de Marie à l'égard des hommes lui est communiqué pour qu'il en vive. Jésus ayant offert sa vie pour sauver tous les hommes pécheurs, Marie reçoit de Jésus ce même amour divin pour tous les hommes pécheurs. Elle offre son Jésus crucifié pour leur salut. Pour elle, c'est plus héroïque que d'offrir sa propre vie.

Jean reçoit de Marie, sa Mère, ce même amour miséricordieux, cette même offrande. Son regard d'amour sur les hommes connaît une nouvelle profondeur de miséricorde, de pardon, tout spécialement à l'égard de Pierre et des autres, de Jacques son frère, à l'égard de Judas, des grands prêtres. Et par là, l'exercice de son sacerdoce ministériel s'épanouit dans une nouvelle dimension, puisque cet exercice se réalise dans une intimité plus profonde avec Jésus. A l'exemple de Marie et avec elle, il va offrir toute sa vie pour glorifier le Père, pour proclamer que son amour de fils bien-aimé est plus fort que la mort, est victorieux de toutes les souffrances, de toutes les tristesses, puisque sa volonté aimante ne fait qu'un avec celle de Marie, qui est « une » avec celle de Jésus à la Croix : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé » (Jn 4, 34). Jean va offrir toute sa vie comme Marie et avec elle, pour sauver tous les hommes pécheurs, tous les pauvres. Son zèle apostolique s'enracine dans cet amour unique de Marie, devenue à la Croix Mère de tous les hommes, responsable de chacun d'eux en face du Père, dans le cœur de Jésus. Marie, dans son mystère de Compassion, n'en a rejeté aucun ; elle a accepté d'être « anathème » (Rm 9, 3) pour chacun d'eux, spécialement les plus misérables. En engendrant Jean à sa vie apostolique, elle lui communique le même amour maternel pour les plus pauvres, les plus petits.

Voilà bien ce que la paternité de saint Jean doit communiquer à tous ses enfants bien-aimés : cet amour contemplatif à l'égard de Jésus crucifié et cet amour miséricordieux et maternel à l'égard de tous les hommes pécheurs, à l'égard des plus pauvres — en sachant, comme saint Jean, que cela ne peut se réaliser que si l'on vit pleinement de la maternité divine de Marie dans son mystère de Compassion.

LE CRI DE SOIF

Selon l'Évangile de Jean, Jésus, après avoir donné sa Mère à Jean pour qu'elle soit sa propre Mère, pousse un grand cri : « J'ai soif ». Le premier fruit de la maternité divine de Marie auprès de Jean est de lui permettre d'être témoin du cri de soif de Jésus, de vivre de cet ultime appel de Jésus comme Marie elle-même en a vécu, de le vivre avec elle : « Il la prit chez lui. » Tout le mystère de la Compassion permet à Marie, étant « une » avec Jésus crucifié, de vivre de l'ultime désir de son cœur : sa soif. Et c'est Marie vivant de cette soif que Jean reçoit chez lui, au plus intime de son cœur.

Ce cri de soif s'adresse en premier lieu au Père, il s'adresse aussi aux hommes, à Marie, à Jean, à chacun d'entre nous. Ce cri de soif nous révèle cette nouvelle soif d'amour vécue dans le cœur humain du Fils bien-aimé à l'égard de son Père : soif d'aimer son Père, de l'aimer dans une gratuité toute pure, au-delà de l'œuvre même de la Croix, accomplie parfaitement dans l'obéissance. L'amour n'est-il pas au-delà de l'obéissance ? Il en est la source et il demande de s'exercer gratuitement pour lui-même. N'est-ce pas cela qui caractérise tout amour véritable : son exigence de pureté, de gratuité, et aussi son réalisme, son efficacité, pour témoigner de sa vérité ? N'y a-t-il pas un lien entre ce cri de soif et la demande de Jésus au Père : « Glorifie-moi auprès de toi, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût » (Jn 17, 5) ? Jésus a soif de cette gloire, qui est aussi celle du Père et qui manifeste son unité avec le Père dans la spiration de l'Esprit Saint.

Ce cri de soif est aussi pour Marie, sa Mère. Jésus a soif que sa Mère vive pleinement de son attraction divine. Comme il a soif d'être un avec son Père pour spirer éternellement l'Amour, il a soif que Marie soit « une » avec lui pour, en lui, spirer l'Amour et pour, avec lui, sauver les hommes. N'est-ce pas là le secret le plus intime de sa médiation d'amour ? Il a soif qu'elle soit parfaitement leur Mère, leur communiquant sa grâce qui les fait enfants de Dieu, dans la plénitude de la lumière et de l'amour. « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi » (Jn 12, 32). C'est sa Mère bien-aimée qu'il veut en premier lieu attirer à lui, et il veut l'attirer avec d'autant plus de force qu'elle connaît une nouvelle pauvreté, un nouveau dépouillement, une ultime séparation. Chaque fois que Jésus réclame une nouvelle pauvreté, il nous prend dans une plus grande unité. L'amour se sert de la pauvreté pour réaliser une unité plus divine. Si la pauvreté est fruit de l'amour divin, elle est aussi disposition à un nouvel amour.

A travers Marie, c'est tous ceux qui sont fidèles, qui sont ses enfants, que Jésus veut attirer plus profondément dans son cœur — spécialement Jean et tous ceux qui désirent être ses fils bien-aimés.

Si nous voulons vivre de cette filiation de Marie et de Jean, nous devons donc être très attentifs à ce cri de soif de Jésus, nous devons le recevoir le plus profondément possible et en vivre. Car c'est bien le premier fruit de la maternité divine de Marie sur saint Jean (et sur nous) : faire de lui le témoin de ce cri ; et c'est aussi le premier fruit de la paternité de saint Jean sur nous puisque, par ce cri reçu au plus intime de notre vie divine, nous maintenons en nous un grand désir d'aimer toujours plus celui qui a si soif de notre amour.

Saint Jean mentionne aussi ceux qui ont reçu ce cri de soif d'une manière tout humaine : « Il y avait là un vase plein de vinaigre. On fixa donc à une branche d'hysope une éponge pleine de vinaigre et on l'approcha de sa bouche » (Jn 19, 29-30). Jésus ne méprise pas ce geste de bonté, de miséricorde humaine. Il accepte de recevoir ce don matériel, mais montre aussi qu'il n'en use pas pour apaiser sa souffrance. Aussi l'Evangéliste souligne-t-il : « Lors donc que Jésus eut pris le vinaigre, il dit : "tout est achevé". » Tout s'achève par cette affirmation de Jésus : « Tout est consommé ! » Jésus est celui qui a achevé sa mission, et en même temps il demeure celui qui a soif. L'Envoyé du Père a accompli ce que le Père lui demandait, sa mission ; mais l'ami, le Fils, a toujours soif ; car il s'agit bien de l'amour qui est dans son cœur de Fils bien-aimé et cet amour est infini : il ne peut jamais être satisfait, car il creuse toujours un abîme plus grand de petitesse, de pauvreté et de soif. Jésus est bien le Serviteur fidèle qui a accompli sa mission jusqu'au bout, telle que le Père la lui avait demandée. Son pèlerinage terrestre est terminé, il n'a plus qu'à tout remettre au Père, car ce qu'il a accompli ne lui appartient pas : c'est l'œuvre du Père en son humanité sainte. C'est pourquoi c'est si simple. La plus grande œuvre qui se soit jamais accomplie dans notre univers se termine dans la plus grande simplicité ; car cette œuvre est avant tout une œuvre d'amour, de pur amour, réalisée dans l'obéissance.

LA BLESSURE DU CŒUR

Jean souligne, après la mort de Jésus, le dernier geste que les hommes aient eu à son égard : le coup de lance. « Les Juifs donc, comme c'était la Préparation, pour que les corps ne

restent pas sur la croix pendant le sabbat — car c'était un grand jour que ce sabbat ! — les Juifs demandèrent à Pilate qu'on leur rompît les jambes et qu'on les enlevât. Les soldats vinrent donc et rompirent les jambes du premier, puis de l'autre qui avait été crucifié avec lui. Arrivés à Jésus, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes, mais l'un des soldats, de sa lance, lui piqua le côté, et il sortit aussitôt du sang et de l'eau » (Jn 19, 31-34). Ce coup de lance qui, transperçant le côté de Jésus déjà mort, atteint son cœur qui a cessé de battre et en fait couler ces dernières gouttes de sang et d'eau, n'a pas été commandé par les autorités ; il est le fruit d'une initiative personnelle d'un soldat stupéfait de voir Jésus déjà mort. L'ordre qu'il avait reçu devenait inutile. C'est de sa propre initiative qu'il fait ce geste, geste qui réalise, de fait, la seule blessure mortelle, faisant par là de Jésus l'*Agneau immolé*, celui que Jean a vu dans la gloire, dans la révélation ultime de l'Apocalypse.

Cette blessure, selon l'ordre de la sagesse de Dieu, ne devait avoir lieu qu'après la mort, pour que l'on comprenne que Jésus a offert librement sa vie pour glorifier le Père (montrant par là que son amour pour le Père est plus fort que la mort) et nous sauver (montrant par là l'intensité de son amour pour nous) — « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ». Et cette blessure devait avoir lieu après la mort pour que l'on comprenne aussi que Jésus est l'Agneau parfaitement immolé : les hommes n'ont même pas respecté le cadavre de Jésus. Dans un regard de foi, dans la lumière de la sagesse de Dieu, nous comprenons que Jésus a vraiment offert tout ce qu'il pouvait donner : tout son sang a été répandu, jusqu'aux dernières gouttes. Cette blessure n'est-elle pas comme l'incarnation de son cri de soif ? N'est-elle pas pour nous comme le « sacrement » de la soif d'amour de son cœur ?

Cette blessure ne réalise-t-elle pas, dans le corps de Jésus, la blessure d'amour par excellence ? Cette blessure implique en effet la plus totale passivité, la passivité absolue du cadavre — le cœur de Jésus a cessé de battre —, et la plus grande violence, puisqu'elle se fait par le coup de lance qui blesse le côté et atteint le cœur. Par elle-même, cette blessure est mortelle ; elle est donc bien la blessure par excellence révélant l'amour infini du cœur de Jésus pour le Père et pour Marie, pour Jean et pour nous.

Cette blessure est aussi le geste « passif » par excellence. En effet, un cadavre ne se meut plus ; mais il peut encore être blessé, il peut pâtir. Pâtir et être blessé, c'est le geste propre du cadavre, et c'est pâtir de la manière la plus forte ; c'est le « pâtir » à l'état pur. Et si c'est le cœur qui est blessé, c'est bien le geste par excellence du cadavre. Si toute la Révélation se fait par la parole et le geste, on comprend que l'ultime révélation se réalise par cette blessure provenant du coup de lance. Car si le geste révèle plus profondément l'amour que la parole, ce geste, dans son extrême violence et aussi dans l'extrême passivité de celui qui le reçoit, manifeste d'une manière ultime l'amour infini du cœur de Jésus, que son cri de soif, si éloquent soit-il, ne pouvait manifester d'une manière aussi extrême. On comprend alors comment, dans sa sagesse, le Père a voulu que toute la révélation s'achève par et dans la blessure du cœur de Jésus, grâce à ce geste ultime.

Saint Jean a été témoin de ce geste ultime, il le dit avec force dans son Evangile ; et s'il a été témoin, c'est en premier lieu pour ses enfants bien-aimés. Nous devons recevoir ce témoignage et en vivre, et lire tout l'Evangile de Jean et même toute l'Ecriture à la lumière de ce témoignage qui nous donne une lumière ultime sur toute la Révélation, qui est révélation de

l'amour infini de Dieu en son propre mystère et en son mystère de miséricorde à notre égard.

Dans la descente de la Croix et la mise au tombeau, Marie a pu être témoin d'une manière unique comme Mère. Toute la tradition chrétienne, dans son art, le montre en nous représentant la remise du corps cadavérique du Christ entre les bras de Marie ; de même le linceul de Turin, selon le témoignage du médecin qui l'a analysé avec tant d'amour.

LE SÉPULCRE

L'ultime moment de la Compassion de Marie est le mystère du Sépulcre. Marie a vécu, dans sa foi, son espérance et sa charité, de cet ultime moment du pèlerinage du Verbe incarné : cette remise à la terre de son cadavre, cette dernière séparation que Marie a connue par respect pour le dernier sabbat. Marie n'a pas pu garder ce précieux trésor, le cadavre de son Dieu qui lui avait été remis ; elle a dû accepter qu'on l'arrache de ses bras pour le remettre à notre terre, à cette terre corruptible, lieu propre de la corruption de tout cadavre humain depuis le péché originel. Voilà l'ultime humiliation que connaît le cadavre de Jésus. Marie, dans sa foi, son espérance et son amour, est demeurée unie à ce cadavre divin. Elle a vécu de cette ultime séparation de l'âme et du corps cadavérique de Jésus, en vivant à la fois la descente de son âme aux enfers et le repos de son corps cadavérique dans l'anonymat de la terre.

Mais au-delà de cette séparation substantielle, elle vit de l'unité du Verbe incarné. Par là, elle apprend à Jean et à tous ses enfants à vivre fidèlement du mystère de l'Eglise en suivant l'Agneau jusqu'à la Croix, jusqu'au Sépulcre, jusqu'à la

Résurrection. Les chrétiens ne connaissent-ils pas toujours cette tentation de séparer ce que Dieu a uni et d'unir ce que Dieu a séparé ? N'est-ce pas une tentation permanente, pour notre vie de foi et d'espérance, de vivre certaines distinctions (nécessaires) comme des séparations, et de vivre les séparations d'une manière dialectique ? Quand l'Eglise vivra sa « dernière semaine », quand elle sera unie au mystère du Sépulcre d'une manière toute spéciale, cette tentation deviendra particulièrement forte et violente. N'est-ce pas ce qu'on pourrait déceler aujourd'hui ? On sépare ce que Dieu a uni en acceptant l'Eglise comme Corps mystique et en rejetant le mystère de la hiérarchie de l'Eglise ; autrement dit, on accepte l'Eglise en tant que conduite par l'Esprit Saint et on rejette l'Eglise comme soumise au Pape et aux Evêques. Ou l'inverse, qui est sans doute plus rare : on reconnaît l'Eglise dans sa conduite visible de société temporelle, et on rejette son mystère caché, invisible, la conduite du Saint-Esprit. De même — et c'est encore plus net — pour le mystère de la Parole de Dieu. On accepte cette parole dans sa dépendance à l'égard de tel ou tel milieu culturel, et on ne veut pas la regarder comme une parole inspirée, ayant une signification qui dépasse tout contexte culturel et historique. On peut faire aussi (c'est plus rare) l'inverse : l'accepter comme parole divine inspirée, mais en rejetant toute considération du milieu en lequel elle a été élaborée.

L'ALLIANCE AVEC PIERRE

La dernière apparition de Jésus ressuscité que saint Jean nous communique dans son Evangile est celle de la pêche miraculeuse au bord du lac de Génézareth. Jésus interroge

Pierre par trois fois pour lui confier ses brebis : « Fais paître mes brebis. » Cette dernière apparition et cette interrogation de Jésus à Pierre sont tout à fait propres à l'Evangile de Jean : elles nous intéressent donc d'une manière toute spéciale. Notons bien les circonstances à travers lesquelles Jésus réalise cette alliance avec Pierre.

En premier lieu, relevons l'initiative de Pierre : il convoque à la pêche les disciples de Jésus. Après son reniement, c'est la première initiative de Pierre que l'Evangile de Jean relate. Cette initiative est d'un caractère tout à fait temporel. Pierre n'est-il pas tenté de reprendre ses vieilles habitudes ? Après avoir quitté ses filets pour suivre Jésus, ne semble-t-il pas vouloir les reprendre ? Jésus n'est plus visiblement avec lui. Ne succombe-t-il pas à la tentation : reprendre un travail qui lui convient si bien, qui lui est si connaturel, où il réussit ? Ce qui est sûr, c'est que cette initiative ne semble pas porter de fruit ; est-elle vraiment bénie de Dieu ? Durant toute la nuit, ils n'ont rien pris. Leur travail, humainement parlant, a été stérile. N'est-ce pas une terrible épreuve pour Pierre retournant à son métier ?

Jésus, avec une très douce ironie, souligne le fait : « Eh, les enfants, n'avez-vous pas quelque chose à manger ? » (Jn 21, 5). Mais dans sa grande miséricorde, il ne les corrige pas ; bien au contraire, il vient à leur aide : « Jetez le filet du côté droit du bateau, et vous trouverez. » Quand le travail se fait sous le regard de Jésus, il ne nous éloigne pas de lui. S'il se fait dans l'obéissance, il est alors fécond au-delà de nos espérances. Si au contraire il se fait selon nos propres initiatives, notre volonté propre, il risque toujours de favoriser notre désir d'autonomie psychologique et il demeure infécond au niveau de notre vie chrétienne.

Enfin, notons que c'est Jean qui le premier découvre la présence de Jésus. Jean a dû répondre à l'appel de Pierre par pure charité ! Son cœur demeure limpide, capable de déceler la présence voilée de Jésus. Pierre, immédiatement, écoute ce que Jean lui dit et, après avoir rectifié sa tenue, il se précipite vers Jésus. Ce petit détail est significatif. On ne se tient pas de la même manière, surtout intérieurement, en présence de Jésus ou en son absence. Très vite, quand Jésus est absent de notre cœur, nous reprenons des mœurs purement humaines...

Le rôle de Jean auprès de Pierre est ici manifeste, et c'est lui qui a pris l'initiative. Dévoiler la présence de Jésus au-delà des diverses activités de l'homme, n'est-ce pas le rôle du contemplatif ? Jésus ressuscité ne dépend plus des divers obstacles de notre conditionnement d'homme. L'exercice de sa vie est entièrement au-delà de ces limites. Il y a là comme une participation à l'omniprésence du Dieu Créateur, car il est, par sa mort et sa Résurrection, le Dieu Sauveur. Il nous re-crée dans sa plénitude de grâce ; partout où sa grâce pénètre, il est présent.

Après ce petit repas près du lac où Jésus lui-même a tout prévu et où, ayant béni le pain et le poisson, il le donne à ses disciples, Jésus prend Pierre à l'écart et lui pose la question : « Pierre, m'aimes-tu ? » C'est bien la première fois, selon l'Evangile, que Jésus pose cette question. Il avait déjà interrogé les Apôtres au sujet de leur foi à son égard et du contenu de cette foi ; et Pierre avait répondu au nom des Douze. Maintenant, Jésus interroge directement Pierre sur son amour à son égard : « Pierre, m'aimes-tu ? M'aimes-tu plus que les autres ? » L'amour est personnel et réclame une réponse personnelle, un choix qui engage toute notre vie. L'adhésion de foi peut se proclamer communautairement : Pierre peut répon-

dre au nom des Douze (cf. Mt 16, 16) ; mais l'amour en ce qu'il a de tout à fait propre ne peut se proclamer de la même façon. Jésus, en interrogeant de cette manière, veut sonder le cœur de Pierre avant de lui confier personnellement ses propres brebis. En effet, pour gouverner l'Eglise du Christ — « royaume qui n'est pas de ce monde » (cf. Jn 18, 36) —, il faut évidemment de la prudence, un sens profond de la justice, mais il faut avant tout un amour fidèle à Jésus crucifié et ressuscité, un amour tel qu'il puisse rayonner en miséricorde sur toutes les brebis de Jésus, qui sont celles du Père. On ne gouverne pas l'Eglise comme un royaume temporel qui se fonde sur la justice, car l'Eglise se fonde sur la miséricorde divine. Jésus interroge Pierre jusqu'à trois fois, ce qu'il n'avait pas fait pour la foi et l'espérance. Ceci également est très significatif : l'amour à l'égard de Jésus n'est-il pas ultime, absolu ? Rien ne peut être au-dessus !

Par là, on peut saisir aussi que cette alliance d'amour par Jésus est trinitaire. Elle se réalise avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Elle reprend d'une manière toute nouvelle, pour l'achever, l'alliance avec les patriarches Abraham, Isaac et Jacob.

Alliance d'amour, elle implique aussi un pardon de miséricorde à l'égard du triple reniement. Quand Jésus pardonne, il se sert même des conséquences de la faute pour réaliser un lien d'amour plus profond.

Cette alliance nouvelle d'amour demeure toute relative à Jésus, le Bon Pasteur qui fait paître ses brebis dans de gras pâturages. Pierre est là pour être comme le sacrement vivant de Jésus Bon Pasteur. Etant toute relative à Jésus, cette alliance demeure limitée et demande de s'exercer dans une pauvreté divine. Jésus le dit avec netteté à Pierre quand ce dernier lui

demande ce qu'il doit faire pour Jean : « Se retournant, Pierre voit venir à leur suite le disciple que Jésus préférait, celui-là même qui, lors du repas, s'était renversé sur sa poitrine et avait dit : "Seigneur, qui est celui qui te livre ?" Pierre donc, le voyant, dit à Jésus : "Et lui, Seigneur ?" Jésus lui dit : "Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi". » Cela ne veut pas dire que Jean soit en dehors de cette alliance, qu'il soit comme exempt de l'autorité de Pierre et relève directement de l'autorité de Jésus Bon Pasteur ; cela veut dire que Jésus lui-même intervient immédiatement pour se réserver la mission de Jean, celui-ci demeurant pleinement docile à l'autorité de Pierre là où elle doit s'exercer. Dans ce domaine, Jean doit même être encore plus docile que les autres, car il est plus uni à Pierre que les autres ; mais cette docilité, il ne peut la vivre que dans un amour filial à l'égard de Marie. L'obéissance filiale à Pierre n'est-elle pas le fruit de la maternité divine de Marie à l'égard de Jean ? Et cela demeure vrai pour tous ceux qui sont en vérité disciples de Jean, les disciples bien-aimés, ceux qui dans l'Eglise désirent mener une vie vraiment contemplative et apostolique.

LE LIEN SECRET DE JÉSUS AVEC JEAN

Cette parole de Jésus à l'égard de Jean demeure mystérieuse, et c'est pourquoi elle a été interprétée de tant de façons. Il faut en saisir le sens mystique. Le « Si je veux » n'indique-t-il pas un désir profond du cœur de Jésus ? A Pierre, Jésus donne un ordre : « Suis-moi » ; mais ici il ne donne pas d'ordre, il exprime le souhait le plus profond de son cœur : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne. » Ce désir, ce souhait, c'est que Jean « demeure », qu'il demeure non pas

physiquement, mais divinement. Le désir du cœur de Jésus, c'est que l'amour qui a pris possession du cœur de Jean, et qui le fait aimer Jésus avec le cœur de Marie, demeure jusqu'au retour glorieux de Jésus. Cela ne peut être le fruit d'un ordre, mais seulement d'une surabondance gratuite d'amour : l'œuvre cachée de l'Esprit Saint et de Marie.

Entre Pierre et Jean il y a une merveilleuse complémentarité, car l'un et l'autre participent au sacerdoce royal unique du Christ Sauveur, mettant en lumière deux aspects essentiels de sa médiation sacerdotale. Cette médiation relie Jésus en premier lieu à son Père, pour l'adorer, le contempler. Elle le relie en second lieu aux hommes pour les sauver, les conduire au Père. A cause de cela, elle demande à Jésus de demeurer tout proche des hommes, de les connaître en vue de les aimer, en tant qu'ils sont capables d'être agréables à Dieu et de devenir des enfants de Dieu — et par là de s'adapter parfaitement à eux, de parler leur langage, de vivre avec eux leur propre culture, en étant tout à eux et en demeurant tout entier au Père.

On voit comment ces deux disciples de Jésus vivent l'un et l'autre de son sacerdoce royal. L'un met plus en lumière le lien premier avec le Père ; l'autre, le lien second, mais essentiel lui aussi, avec les hommes.

Nous comprenons alors le désir profond de Jésus, que l'esprit du disciple bien-aimé, Jean, demeure. Jésus souhaite des apôtres contemplatifs, disciples bien-aimés comme Jean. Il ne peut pas le commander, mais son souhait est pour ses amis plus impératif que tous les commandements. Et pour réaliser cela, pour qu'ils soient des fils bien-aimés de Jean et des enfants bien-aimés de Marie, vivant du même esprit, l'Esprit Saint réclame d'eux d'être, à la suite de Jean, des apôtres très donnés, très zélés, très proches de tous ceux que le Christ met

sur leur chemin, mais *n'oubliant jamais que la structure de leur vie est contemplative*. Ils doivent chercher à être de vrais apôtres désireux d'être contemplatifs ; ils doivent le demander incessamment à Jésus, au Père, à l'Esprit Saint, à Marie, sachant que par eux-mêmes ils en sont incapables.

Pour que leur désir demeure un vrai désir et ne se transforme pas en velléité, ils auront le souci d'être fidèles au temps d'oraison qui leur est demandé, afin que l'exercice des vertus théologales de foi, d'espérance et de charité puisse être sauvegardé et aimé comme l'exigence la plus profonde de leur vie de disciples du Christ et d'enfants du Père. Grâce à cet exercice quotidien de leur foi, de leur espérance et de leur charité, ils montrent à l'Esprit Saint la soif qu'ils ont d'entrer dans une intimité d'amour silencieuse avec le cœur de Jésus en ce qu'il a de plus intime, de plus personnel, son lien de Fils bien-aimé avec le Père.

Cette intimité avec le cœur de Jésus, loin d'éloigner des hommes les disciples de l'apôtre saint Jean, leur permettra d'avoir sur eux un regard plus divin, plus pénétrant, et de mieux discerner en eux ce qui est l'œuvre de l'Esprit Saint et ce qui relève du démon et de tout ce qui est sous l'influence du démon — des antichrists, comme le dit saint Jean.

Et à la suite de saint Jean, ils auront un très grand amour de Pierre, de ceux qui sont ses successeurs, et une très grande confiance en eux ; ils seront désireux de les aider quand ils le leur demanderont, et ils les aideront toujours d'une manière très discrète, par la prière. Ce qui est vrai de Pierre demeure vrai de tous les successeurs des Apôtres, les Evêques et les prêtres : il ne faut jamais les critiquer en public, mais les défendre avec amour.

DOCILITÉ À L'ESPRIT SAINT, AU PARACLET

L'enseignement prophétique de Jésus sur le Paraclet révélé pour nous dans l'Evangile de saint Jean est un trésor inépuisable, et demande d'être vécu par nous d'une manière toute spéciale.

Analysons et contemplons avec toujours plus de désir les chapitres 14, 15 et 16, où saint Jean nous montre comment le Paraclet, qui est donné par le Père, nous est donné grâce à la prière de Jésus : « Si vous m'aimez, vous garderez les commandements, les miens, et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre "Paraclet" pour être avec vous à jamais, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit ni ne le connaît » (Jn 14, 15-17). Ce Paraclet nous est envoyé par le Père au nom de Jésus, *in persona Jesu*¹, et il nous est envoyé par Jésus lui-même demeurant *in sinu Patris*². Il nous est envoyé par Jésus pour nous faire vivre de l'intérieur tout ce que Jésus nous a enseigné, et progressivement nous conduire à la vérité tout entière, en nous aidant à vivre dans une unité toujours plus profonde avec Jésus. « Quand il viendra, l'Esprit de vérité, il vous guidera vers la vérité totale, car il ne

¹ « Mais le Paraclet, l'Esprit Saint, qu'enverra le Père en mon nom, lui vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que moi je vous ai dit » (Jn 14, 26).

² « Lorsque viendra le Paraclet, que moi je vous enverrai d'après du Père, l'Esprit de vérité qui provient du Père, c'est lui qui témoignera à mon sujet » (Jn 15, 26). Aussi l'Esprit Saint nous met-il en garde par rapport au monde, en nous montrant que, en tant que disciples de Jésus, nous ne pouvons pas être disciples du monde, le suivre, être à son école. On ne peut servir deux maîtres à la fois, en même temps (Mt 6, 24). Il y a un choix radical qui se fait par l'Esprit Saint, et qui se fait de plus en plus.

parlera pas de lui-même, mais il dira ce qu'il entend, et il vous annoncera ce qui doit venir. Celui-là me glorifiera, car c'est de ce qui est à moi qu'il prendra et il vous l'annoncera » (Jn 16, 13-14).

C'est vraiment en vivant en dépendance intime de l'Esprit de vérité que nous pouvons glorifier pleinement Jésus et le Père puisque, comme le dit Jésus : « Tout ce qu'a le Père est à moi ; voilà pourquoi je vous ai dit : C'est de ce qui est à moi qu'il doit prendre, et il vous l'annoncera » (Jn 16, 15).

Mais n'oublions jamais ce que Jésus lui-même nous déclare à propos de ce don du Paraclet : « Mieux vaut pour vous que moi je m'en aille, car si je ne m'en vais pas le Paraclet ne viendra pas vers vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai » (Jn 16, 7). La condition nécessaire pour qu'il vienne est le départ visible, sensible, du Christ. Il faut accepter de dépasser la grâce de la présence sensible de Jésus pour être capable de recevoir ce Paraclet. Et ce départ se fait par la Croix, dans une séparation extrêmement douloureuse réclamant le mystère de la Compassion ; il faut vivre avec Marie ce mystère d'amour, de pauvreté et de foi.

Jésus insiste ensuite sur l'action personnelle de l'Esprit Saint : « Une fois venu, celui-ci confondra le monde à propos de péché, et de justice, et de jugement : de péché, parce qu'ils ne croient pas en moi ; de justice, parce que je m'en vais vers le Père, et que vous ne me verrez plus ; de jugement, parce que le chef de ce monde est désormais jugé » (Jn 16, 8-11).

La grande faute du monde, c'est de rejeter la Parole de Dieu en la ramenant à une parole humaine et en n'écoutant plus que ce qui vient de la science des hommes — ce qui conduit à ne plus croire en Jésus comme Fils bien-aimé du Père et notre Sauveur. On ne peut oublier la parole de Jésus : « Le Fils de

l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lc 18, 8). Ce rejet progressif de la foi divine a sa racine dans un orgueil non seulement personnel, mais même collectif (préfiguré par la tour de Babel) : les hommes désirent se passer de Dieu et prétendent se sauver par eux-mêmes ¹.

L'Esprit Saint nous montre aussi que la justice du monde n'est pas celle de Jésus ; car celle de Jésus, c'est celle de la Sagesse de la Croix, c'est une justice enveloppée de miséricorde et de pardon.

L'Esprit Saint, enfin, rectifie jusqu'à notre jugement qui ne peut plus être celui du monde, mais celui de Jésus glorifié ; c'est son jugement de la victoire de l'Amour qui doit nous illuminer.

Si nous voulons être des fils bien-aimés de saint Jean, nous devons donc découvrir progressivement dans notre vie la place du Paraclet, l'Esprit de vérité, l'Esprit Saint, qui doit nous faire comprendre combien nous sommes enfants du Père, combien nous sommes ses fils bien-aimés — adoptifs certes, mais réellement *fils*, choisis par lui par pur amour et pure miséricorde pour vivre éternellement du mystère du Père par et en le Christ Jésus, le Verbe devenu chair qui accepte d'être crucifié pour glorifier le Père et nous sauver. Cette filiation à l'égard du Père, nous la vivons en Jésus-Christ, l'unique Fils bien-aimé. Dans l'Apocalypse, saint Jean parlera des Noces de l'Agneau (Ap 19, 9) en nous montrant l'Epousée (Ap 21, 2 et 9), l'Eglise dans son triomphe de l'Amour : « Il me montra la

¹ Cf. la « méta-tentation » que Jean Paul II avait particulièrement mise en lumière en s'adressant aux Evêques de France lors de sa venue à Paris en 1980 (DC n° 1788, 15 juin 1980, p. 590).

Ville, la [Ville] sainte, Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, avec la gloire de Dieu. Son éclat est semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspe cristallin » (Ap 21, 10-11).

Etre des fils bien-aimés de saint Jean, c'est vivre de cette espérance actuelle eschatologique. Nous sommes sûrs de cette victoire qui, par la charité et la foi, est déjà dans notre cœur et notre intelligence. Et nous vivons en présence de cette victoire qui ne cesse de nous donner une force toute divine. Ne sommes-nous pas, à la suite de saint Jean, les « apôtres de l'Agneau » ?

DE LA COMPASSION À L'ASSOMPTION

Le dogme de l'Assomption est le dernier qui nous ait été révélé : il donne donc la lumière ultime. Et cette lumière est bien pour nous d'une manière particulière, puisque c'est le dernier secret de saint Jean, secret qu'il a gardé dans le silence, laissant à l'Eglise des derniers temps le soin de le révéler officiellement. Nous devons donc nous poser la question : pourquoi Jean s'efface-t-il ainsi devant l'Eglise pour l'Assomption de Marie, comme il s'était effacé devant Pierre pour la Résurrection de Jésus ?

Le silence de saint Jean fait partie de sa paternité sur nous ; ce silence est permis et voulu pour que nous soyons plus proches de Marie et croyions davantage à son amour de prédilection. Si Marie a demandé à Jean le silence à l'égard du mystère de sa Dormition et de son Assomption, c'est à la fois pour que Jean soit plus pauvre et qu'il lui soit plus intimement lié, dans ce secret qui l'unit à son cœur glorieux. A son tour,

saint Jean nous demande de nous laisser éduquer par le silence de Marie pour entrer dans une intimité beaucoup plus grande avec son cœur glorifié, avec tout elle-même dans sa gloire. Le silence de Marie est là pour nous signaler le caractère substantiel de sa maternité, autrement dit pour nous faire comprendre que sa maternité est une maternité qui prend tout.

Ne devons-nous pas être particulièrement attentifs à cela, en ces temps où le Saint-Père a lié ce mystère de l'Assomption à la nouvelle Pentecôte d'amour ? L'Esprit Saint ne veut-il pas, par là, nous faire comprendre qu'il veut révéler certains secrets qu'il n'avait pas encore révélés à l'Eglise ?

Mais ces secrets nous sont révélés dans une très grande pauvreté, puisque nous ne savons pas *comment* notre Mère est passée de la terre au ciel, des luttes à la gloire. Pourquoi Dieu permet-il cette pauvreté, cette ignorance ? Pour que nous vivions toujours du mystère de l'Assomption à partir du mystère de la Compassion et à travers lui, sans jamais le quitter. En effet, nous ne pouvons pas avoir d'expérience de la gloire : nous n'aurons donc jamais sur terre l'expérience de la victoire de l'amour telle qu'elle est vécue dans la gloire. Mais nous n'en vivons pas moins, car *ce n'est pas le mode glorieux qui fait la victoire de l'amour*. Ce n'est pas parce qu'il y a la Résurrection du Christ que la Croix est glorieuse. Non : la Croix du Christ est glorieuse en elle-même, parce que la souffrance est complètement transformée par l'amour divin qui la porte. La grande victoire de l'amour dans sa manifestation pour nous, c'est à la Croix, et c'est cela la Sagesse de la Croix : c'est la victoire de l'amour divin, plus fort que la mort, qui absorbe la mort, qui s'en sert pour se révéler dans son absolu substantiel.

Posons-nous donc la question : qu'est-ce que le mystère de l'Assomption ajoute à cette victoire de l'amour dont nous vivons déjà dans le mystère de la Compassion ?

Précisons d'abord que le mystère de la glorification de Marie est le fruit ultime du mystère de la Croix. En effet, si l'Immaculée Conception est bien le chef-d'œuvre de la Très Sainte Trinité (et très spécialement de l'Esprit Saint) à travers la Croix du Christ (chef-d'œuvre qui ne détruit pas la nature humaine), on peut dire que le mystère de la Compassion, dans cet ultime moment qu'est la Dormition de Marie, est le chef-d'œuvre commun de Marie et du Christ, de la nature humaine et de son Rédempteur. Mais, en même temps, l'entrée dans la gloire est l'ultime grâce gratuite du Père pour sa petite enfant. En effet, l'ultime acte de Marie (acte de foi, d'espérance et d'amour) est l'œuvre commune de Marie et de la grâce, mais l'entrée dans la gloire est, même pour Marie, une grâce purement gratuite. C'est le Père qui la remercie à sa manière de Père, en la prenant dans sa plus grande intimité. La glorification de Marie est bien le geste paternel par excellence, puisque l'œuvre propre du Père est de faire que ce qui provient de lui demeure en lui. La gloire que Marie reçoit du Père l'intériorise donc d'une manière unique — « Toute la gloire de la fille du roi est à l'intérieur » ¹.

Or ce mystère nous est donné. Et, nous étant donné, il vient donner à la victoire de l'amour (que nous vivons dans le

¹ Ps 44, 14 (Vulgate).

mystère de la Compassion) une intériorité unique ¹, Marie, dans sa gloire, devenant instrument du don de l'Esprit Saint.

N'est-ce pas le sens de la nouvelle Pentecôte d'amour que le Saint-Père, dans un geste prophétique, lie au mystère de l'Assomption ? Dieu va se servir de Marie dans sa gloire pour nous communiquer l'Esprit Saint dans ce qu'il a de plus caché, de plus personnel. Parce que Marie est glorifiée jusque dans son corps, sa médiation peut se réaliser parfaitement ; et Marie, en Mère, supprime en quelque sorte nos propres limites (la

¹ En effet, la victoire de l'amour divin sur la matière entraîne que le corps ne soit plus un élément qui extériorise, qui disperse loin du centre (l'âme), mais qui au contraire intériorise toute la sensibilité. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles le mystère de l'Assomption reste si caché. Tout en Marie est comme absorbé par Dieu. Son corps lui permet d'offrir au Père quelque chose de substantiel, et c'est grâce au corps que cette offrande substantielle peut se réaliser glorieusement, c'est-à-dire dans la victoire de l'amour.

Marie, dans son mystère de Compassion, a vécu cet état d'offrande victimale dans un amour plénier : elle a tout offert, tout donné, sans rien garder pour elle. Et, de fait, son corps a permis cette offrande, a permis que tout son avoir soit offert au Père, qu'elle soit dans cette totale pauvreté, pour que tout soit repris gratuitement par l'amour — non pas en vertu de ses mérites, mais dans une pure gratuité d'amour. Et plus l'état victimal ultime est fort, est grand, plus la glorification se réalise dans la gratuité la plus absolue, et plus cette glorification met le corps glorifié dans un état de dépendance totale à l'égard du bon plaisir du Père. C'est cela, aimer son corps divinement : l'aimer dans cet état de dépendance à l'égard du Père, l'aimer en tant qu'il peut être offert comme victime d'amour. Ce qu'il y a de plus grand dans le corps humain, c'est de pouvoir être offert en victime d'amour. Le mystère de la glorification du corps glorifie donc cette offrande. Là encore on retrouve l'intériorité, puisque la victoire de l'amour ne peut être que dans cette intériorité de l'âme qui offre tout au Père pour être davantage celle qui veut vivre de son amour, et qui comprend que c'est la seule chose qui soit importante.

mère qui porte l'enfant le fait marcher à un rythme qui n'est plus celui de l'enfant).

Le don de l'Esprit Saint en lui-même et pour lui-même (nouvelle Pentecôte d'amour) réclame que nous soyons liés au mystère de l'Assomption, pour que nous soyons liés à l'Esprit Saint *comme* Marie lui est liée, de l'intérieur. Loin de diminuer le don (comme un canal limite le jaillissement de la source), la médiation de Marie nous permet de recevoir la grâce *comme* elle-même l'a reçue, et d'en vivre comme elle-même en a vécu, avec la même plénitude, la même force, la même limpidité.

Ce lien entre la glorification de Marie et le don de l'Esprit Saint doit donc nous faire comprendre que l'Esprit Saint nous sera donné *comme* il a été donné à Marie dans sa gloire, avec la même intensité — si toutefois nous voulons le recevoir.

Le don de l'Esprit Saint à Marie, de la Croix à l'Assomption, s'est réalisé pour elle auprès de Jean. Il fallait, après l'Ascension, que Marie reste sur la terre pour pouvoir atteindre l'ultime acte de foi, d'espérance et de charité qui puisse être vécu sur terre, en union intime avec le Christ crucifié, jusqu'à rejoindre la plénitude de sa grâce¹. Saint Jean est là pour permettre à Marie d'aller jusqu'au bout de son

¹ Marie vit la même plénitude de grâce spécifiquement, mais en la recevant (alors que Jésus la vit en étant source), comme dans la Très Sainte Trinité le Fils reçoit tout du Père et le Père donne tout au Fils. Au niveau de l'être Marie reste une créature, c'est évident ; mais au niveau de la vie divine, il y a une unité substantielle entre Jésus et Marie, la même plénitude de vie divine au niveau (pour Marie) de la foi, de l'espérance et de la charité. Jésus a communiqué à sa Mère tout ce qu'il pouvait lui communiquer dans l'ordre de la grâce. Or il pouvait communiquer toute sa plénitude de grâce.

mystère de Compassion. Par son sacerdoce il lui permet de rester en acte, fidèle à ce mystère de Compassion, et d'en vivre de plus en plus. « Il est bon pour vous que je m'en aille, sinon le Paraclet ne viendra pas vers vous » (Jn 16, 7). Jésus s'efface pour laisser l'Esprit Saint réaliser entre le cœur de Marie et le cœur de Jean une alliance toute nouvelle, qui est peut-être ce qu'il y a de plus caché et de plus divin dans la Nouvelle Alliance.

Marie, de son côté, communique à Jean sa soif de la vision béatifique et elle lui apprend à vivre de la Parole de Dieu, de l'Eucharistie (qui la fait vivre de l'*actualité* du don, sans s'arrêter au passé, si divin soit-il ¹) et de la charité fraternelle.

Or, tout ce que Jean a vécu, il nous le donne. C'est pour cela que nous devons tant demander à saint Jean d'exercer sur nous sa paternité, pour que nous puissions recevoir *tout* ce qu'il a reçu de Marie, en sachant que ce qu'il y a de plus grand dans la paternité de saint Jean, c'est de nous donner le silence de Marie.

¹ C'est la grande grâce de la vie contemplative : ne jamais vivre de souvenirs, vivre toujours du mystère actuel qui nous est donné, et qui nous est de plus en plus donné. Marie, grâce à et dans son mystère d'Assomption, est plus donnée à Jean qu'à la Croix où elle est donnée par Jésus d'une manière sensible, visible.

II. LA VIE DE LA FAMILLE : SES DIVERSES COMMUNAUTÉS

Tout ce qui vient d'être dit de l'*esprit* de la Famille Saint-Jean est ce qui unit profondément tous les membres de cette famille, et cela demande d'être vécu de plus en plus jusqu'à la vie éternelle... et au retour du Christ.

Mais il faut bien reconnaître que, dans cette grande famille, il y a des manières différentes de vivre de cet esprit qui, substantiellement, demeure le même.

Ces manières différentes ne doivent pas entraîner entre les diverses communautés des oppositions, des regards critiques, des rivalités — tout cela serait faux —, mais au contraire une sainte émulation, chacune des communautés prenant à cœur de mettre en pleine lumière ce qui est sa vocation propre, pour que l'*esprit* de la Famille Saint-Jean soit pleinement réalisé dans l'Eglise.

Ajoutons que cette exigence de la charité fraternelle qui doit unir toujours plus les diverses communautés réclame de chacun des membres — qu'il s'agisse des frères, des sœurs ou des oblats — de ne jamais en critiquer un autre devant les personnes de l'extérieur. Jésus lui-même nous le dit : c'est le démon qui sème la zizanie dans le champ du Père (cf. Mt 13, 24-30). Au contraire, chacun devra toujours, si un autre est critiqué, l'aider et le soutenir. C'est le premier apostolat : témoigner devant les hommes que l'amour du Christ est victorieux, dans notre cœur, de toutes les rivalités, divergences

et oppositions. Ce témoignage est indispensable ; s'il n'existe pas, tous les autres risquent d'être réduits à rien, de perdre leur efficacité.

Au cœur de la Famille Saint-Jean demeure la prière du Fils bien-aimé, responsable du salut de tous les hommes : « Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'ils soient en nous eux aussi, pour que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé. Et moi, la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un ; moi en eux et toi en moi, pour qu'ils se trouvent accomplis dans l'unité, pour que le monde connaisse que c'est toi qui m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé » (Jn 17, 21-23).

Le fruit commun de notre amour contemplatif pour Jésus et de notre amour fraternel pour ceux que le Seigneur a mis auprès de nous pour vivre la même vie que nous, c'est cette unité de cœur et d'âme, cette unité des premières communautés de chrétiens qui n'avaient plus qu'un seul cœur et une seule âme (Ac 4, 32 ; cf. 2, 44-46). Sans faire de l'archaïsme, nous devons tous être très attentifs à ce qui est dit des premières communautés chrétiennes dans les Actes des Apôtres et à quoi le monde d'aujourd'hui est particulièrement sensible.

1. LES FRÈRES ET LES PÈRES

Les frères de la Communauté Saint-Jean, en se consacrant à la Vierge Marie, en la recevant de Jésus crucifié à la manière de leur père saint Jean, comprendront de plus en plus que leur grâce propre est de vivre de cet esprit, que c'est l'appel personnel de Jésus pour chacun d'eux et pour eux tous, afin de donner à l'Eglise d'aujourd'hui et au monde entier le

témoignage du primat absolu de l'amour du cœur de Jésus, son amour filial pour le Père qu'il glorifie, son amour pour les hommes qu'il sauve. Notre père saint Jean, par Marie, en a pleinement vécu et il veut que par lui et en lui nous en vivions.

Au noviciat et pendant les années de formation, ils s'efforceront de vivre en plénitude de cet esprit afin d'être pour la Communauté tout entière un renouveau constant, un appel à une ferveur toujours renouvelée, pour que la Communauté ne tombe pas sous le reproche de Jésus corrigeant l'Eglise d'Ephèse, cette Eglise qui est celle de Jean d'une manière toute particulière.

Jésus et l'Esprit Saint attendent de la Communauté Saint-Jean cette ferveur incessamment renouvelée. Les deux maisons de formation doivent prendre conscience de leur responsabilité très particulière à cet égard. Marie y pourvoira si les frères le lui demandent toujours.

Dans les prieurés de désert et ceux qui se vouent plus immédiatement à la contemplation, cette ferveur, auprès de l'Eucharistie, devra être très spécialement vécue. C'est bien le rôle des prieurés de désert. Si un frère obtient la permission d'une année, de six mois, de deux mois de désert, c'est évidemment pour sa sainteté personnelle, mais c'est aussi pour celle de tous les frères de la Communauté.

L'exigence est la même pour ceux qui vivent dans un prieuré plus contemplatif, ceci pour que tous vivent davantage la ferveur dans l'exercice de la charité fraternelle. Nous sommes liés les uns aux autres par notre profession dans les cœurs de Jésus et de Marie. On ne peut s'isoler ; on doit comprendre que plus l'amour du Christ est fort dans notre

cœur, plus on est capable de se donner à ceux que le Christ a mis auprès de nous, sur notre route.

Dans les prieurés apostoliques, les pères et les frères chercheront à être très fidèles à vivre de la paternité de saint Jean, à être des disciples bien-aimés de Jésus en gardant dans leur cœur, dans leur volonté, cette soif d'aimer la volonté du Père plus que tout, et de tout faire pour l'accomplir : être comme Jésus « tout entier aux affaires du Père ». Cela seul peut faire l'unité de la vie apostolique : demeurer dans un regard contemplatif et être attentif aux misères spirituelles de nos frères, pour les aider à sortir de leurs misères. Car le Père veut nous attirer dans son intimité, faire de nous des « fils bien-aimés », et nous confier la mission même qu'il a confiée à son Fils bien-aimé, Jésus.

Mais Jésus veut que nous soyons suffisamment prudents, d'une prudence divine, pour n'accepter dans notre vie apostolique que ce qui ne fait pas obstacle à notre vie contemplative et même à notre vie religieuse. C'est bien là le problème que nous devons toujours regarder bien en face, avec le conseil et la lumière de nos supérieurs. Car nous ne devons pas accepter n'importe quelle activité apostolique. Notre vie a son caractère spécifique en elle-même. Ce ne sont pas nos activités apostoliques qui lui donnent son caractère propre, bien que certaines activités apostoliques fassent essentiellement partie de notre vie. Ces activités apostoliques doivent être comme le *fruit propre* de notre vie contemplative et religieuse, comme son rayonnement. Il y a une manière d'être curé d'une paroisse comme prêtre diocésain et une autre comme père de Saint-Jean. Et cela, il faut le découvrir en demandant à Marie et à saint Jean de nous l'apprendre. Car il n'y a pas d'*activité* apostolique qui, par elle-même et en elle-même, s'oppose à

notre *vie* apostolique, si on cherche vraiment à découvrir l'esprit dans lequel ces activités doivent être faites. Pour cela, il faut bien voir ce qui caractérise l'activité apostolique face à la responsabilité et à la réalisation des œuvres proprement dites. L'activité apostolique regarde en premier lieu la sanctification des personnes ; les œuvres impliquent un bien commun. Pour qu'une paroisse puisse être sous la responsabilité des pères de Saint-Jean, et pour que ceux-ci puissent y communiquer leur grâce propre de vie religieuse contemplative, ne serait-il pas important que des oblats séculiers coopèrent de manière active à cette vie apostolique, puisque la vocation des laïcs implique précisément de s'occuper de tout l'aspect temporel de la vie chrétienne ? Il faut que les paroisses confiées à la Communauté Saint-Jean soient portées de l'intérieur par la vie apostolique des frères et des oblats, tout en respectant l'organisation propre des paroisses selon les différents diocèses. Par là, la Communauté Saint-Jean pourra apporter à l'Eglise sa grâce spécifique ; celle-ci est une grâce apostolique, au très grand sens du terme, et peut assumer, selon des modalités particulières, l'œuvre propre de la paroisse.

Au-delà de l'œuvre de la paroisse, ne faudrait-il pas que toute communauté religieuse et apostolique de Saint-Jean ait un lien avec l'Ecole Saint-Jean, ayant le souci de fonder un centre spirituel de retraite et d'enseignement, qu'on pourrait considérer comme un « foyer Saint-Jean » ? La paroisse demeure une paroisse dans son organisation propre et diocésaine, mais elle demande d'être constamment vivifiée par ce foyer Saint-Jean.

L'activité apostolique *attire* les chrétiens et les non-chrétiens, grâce à la contemplation, vers Jésus, vers Marie, vers leur présence, vécue dans l'Eucharistie et dans la Parole de

Dieu. La paroisse ne doit-elle pas être avant tout un lieu où Jésus est présent, d'une présence rayonnante à travers ses témoins, grâce à la charité fraternelle vécue entre les membres d'un prieuré et tous les fidèles ?

Voilà les trois grandes sources d'attraction : la Parole de Dieu, l'Eucharistie et la charité fraternelle. Cela est très exigeant et ne peut être vécu que dans une vie contemplative et communautaire. N'est-ce pas là le charisme propre de saint Jean : le mystère de la Parole de Dieu (le Verbe de vie [1 Jn 1, 1]), du Pain de vie (l'Eucharistie), et celui de la fécondité dans la charité fraternelle ? Evidemment, l'ordre de sagesse entre Parole de Dieu, Eucharistie et charité fraternelle sera vécu différemment dans chaque prieuré, selon les exigences apostoliques différentes de ces prieurés, et aussi selon les grâces particulières de ses membres. Mais il faut toujours que ces trois grands mystères soient présents, comme Marie et Jean les vivaient. Dans l'intention profonde de chacun des membres du prieuré, cela doit être recherché avec la plus grande vérité et un souci constant d'adaptation aux chrétiens et non-chrétiens qui sont proches du prieuré.

2. LES SŒURS CONTEMPLATIVES

Quant aux sœurs (contemplatives) de Saint-Jean, en se consacrant à la Vierge Marie, en la recevant de Jésus crucifié à la manière de leur père saint Jean, elles comprendront de plus en plus que leur grâce propre est de vivre de cet esprit dans sa plus grande exigence et sa plus grande pureté. Elles doivent être conscientes que l'Esprit Saint leur demande de vivre dans le

monde d'aujourd'hui le mystère de Marie tel que saint Jean l'a vécu.

Les sœurs contemplatives doivent comprendre leur responsabilité toute spéciale à l'égard de la Communauté Saint-Jean. Elles savent combien il est difficile, pour des apôtres très donnés à la vie apostolique, de garder pratiquement le primat de l'oraison et de la contemplation, de maintenir une exigence toujours renouvelée de ferveur dans leur réponse à l'appel de Jésus pour le suivre partout où il va, c'est-à-dire de garder au plus intime de leur cœur la ferveur du premier amour. C'est pourquoi elles doivent accepter, en face de Jésus et de Marie, de vivre toutes les exigences du primat de l'oraison et de la contemplation, non seulement quant à elles-mêmes, selon leur vocation personnelle, mais aussi par rapport à leurs frères apôtres et à leurs sœurs apostoliques. Elles doivent être, en Marie et comme elle, « mères » de la vie contemplative de leurs frères et de leurs sœurs. Elles doivent porter leurs frères et sœurs dans leurs luttes, dans leurs difficultés ; elles doivent accepter d'être là fidèlement présentes dans le silence de la foi, de l'espérance et de l'amour, auprès de Jésus et de Marie pour eux — un peu comme Moïse sur la montagne, les bras étendus face à son Dieu, pendant que le peuple d'Israël luttait dans la vallée ; chaque fois que ses bras tombaient, l'armée reculait (cf. Ex 17, 8-16).

Les sœurs contemplatives ne comprendront jamais assez que leur fidélité est la condition nécessaire de la fidélité de leurs frères apôtres et de leurs sœurs apostoliques. Cela non pas à cause de leur sainteté plus grande, mais à cause de la volonté du Père qui veut cette divine coopération. Car cette coopération doit se réaliser dans une très grande pauvreté et humilité. Les sœurs contemplatives doivent entrer pleinement dans le mystère

de la petitesse évangélique, à la suite de Marie, et être très cachées aux yeux des autres, de leurs frères, de leurs sœurs et surtout d'elles-mêmes, pour que Jésus et Marie puissent, par elles et en elles, réaliser ce grand mystère familial, cette coopération divine.

Pour essayer de répondre à cette vocation, vocation semblable à celle de Marie auprès de Jean, les sœurs contemplatives doivent tendre à vivre d'une manière toute divine, tout intérieure, ce qui fait l'esprit de la Communauté : le primat de l'oraison, la soif de contemplation, la charité fraternelle, la recherche de la vérité, le travail manuel qui, pour elles tout particulièrement, doit être réalisé dans la lumière de Jn 6, 27 : « Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour la nourriture qui demeure en vie éternelle, celle que vous donnera le Fils de l'homme. »

Chez les sœurs, la contemplation doit fleurir dans une charité fraternelle d'une très grande intensité et intériorité se manifestant à travers toute leur vie commune. Par là elles donneront un témoignage vivant de la victoire de leur amour exclusif et jaloux pour Jésus et pour Marie. Elles demanderont à celle-ci d'unir toujours cette intensité de silence et l'ardeur du don généreux de tout elles-mêmes aux autres, dans une très grande pauvreté et discrétion qui sont propres à l'incarnation de la charité fraternelle dans la vie contemplative.

L'oraison et la contemplation des sœurs doivent être toutes cachées en Marie. C'est *son* mystère qui est leur mystère. Elles ont sans doute à vivre ses mystères de joie auprès de Jésus-Enfant, mais en vue de ses mystères de luttes et de douleurs en Jésus agonisant et crucifié, et de ses mystères de gloire. Le Rosaire leur est donné pour cela, pour qu'elles se mettent à l'école de Marie sous le souffle de l'Esprit Saint. C'est

évidemment avant tout au mystère de Marie en sa Compassion qu'il faut revenir toujours, car c'est le grand mystère que Jean a reçu de Marie d'une manière privilégiée. C'est Marie compatissant au pied de la Croix que saint Jean a reçue comme Mère, au moment où elle était « une » avec Jésus crucifié. C'est à ce moment que Jésus la lui donne, ce n'est pas à Cana.

Ce mystère de Compassion, Marie l'a vécu dans une plénitude de foi, d'espérance et d'amour. C'est le mystère de la contemplation chrétienne toute relative à l'adoration de Jésus, à son holocauste d'amour, à l'offrande de toute sa vie pour glorifier le Père et nous sauver. C'est le mystère de l'épouse qui fait vraiment œuvre commune avec l'Epoux pour achever son œuvre propre et la compléter, autant qu'elle le peut, comme épouse. Marie a vécu cela parfaitement dans sa foi, son espérance et sa charité, puisque c'est précisément par là qu'elle peut compléter et achever l'œuvre de Jésus crucifié, son Epoux. Nous l'avons déjà dit précédemment, mais redisons-le ici pour souligner que ce sont les sœurs totalement vouées à la vie contemplative qui doivent en premier lieu vivre ce mystère annoncé prophétiquement par Osée : « *Sponsabo te mihi in fide, in misericordia, in justitia* ; je te fiancerai à moi pour toujours, je te fiancerai dans la justice et dans le droit, dans la tendresse¹ et la miséricorde, je te fiancerai à moi dans la fidélité et tu connaîtras Yahvé »². C'est là que l'alliance de Yahvé avec les hommes touche son sommet et c'est là que Marie est présente : *Stabat Mater*. C'est là qu'elle est la Mère du Sauveur, épouse de son offrande d'amour.

¹ *Hesed* : l'amour d'amitié, le *don* qui doit être réciproque. Cette *hesed* de Dieu appelle la *hesed* en l'homme, le don de l'âme.

² Cf. Os 2, 21-22. Voir Jr 31, 31-34. Ez 36, 26-27.

Ce que Marie vit, son fils bien-aimé Jean doit le vivre, et tous ses enfants doivent le vivre, à la manière de Jean. C'est bien cela que Jésus fait comprendre à Pierre. C'est un secret d'amour qui lie Jésus à Marie et à Jean. C'est l'alliance familiale par excellence, c'est celle-là que nos sœurs contemplatives doivent vivre.

Toute leur vie est ordonnée à cela, elle ne prend sa signification profonde que là. Elles doivent en vivre pour toute la Communauté, pour toute l'Eglise, pour tous les hommes, car Jésus est mort pour tous les hommes.

Plus la contemplation chrétienne est unie à celle de Marie compatissante et à celle de Jésus crucifié, et donc plus elle est personnelle et engage ce qu'il y a de plus intime en nous, en notre cœur, plus aussi elle est universelle, n'excluant personne. Elle s'étend à tous les hommes et les plus pauvres, les plus déshérités, ont toujours la place de choix dans le cœur de Jésus et de Marie, et dans le cœur de nos sœurs contemplatives. Dans l'Esprit Saint et le cœur de Marie, nos sœurs contemplatives ne doivent-elles pas toujours vivre le mystère de la Compassion pour l'Eglise d'aujourd'hui, pour les hommes d'aujourd'hui ? La première fondation, celle de Pellevoisin, est en ce sens très significative. Ce sont les pauvres, les plus pauvres, qui les ont appelées, qui ont réclamé leur présence.

3. LES SŒURS APOSTOLIQUES

Les sœurs apostoliques ont, elles aussi, un rôle de complémentarité essentiel dans la Communauté Saint-Jean. Ce qui est dit des sœurs contemplatives est vrai pour elles : elles doivent vivre de la même soif de contemplation, mais celle-ci,

pour elles, demande d'être source d'une vie apostolique témoignant de la miséricorde de Jésus pour le monde d'aujourd'hui. Ce don d'elles-mêmes doit être vécu dans la plus grande générosité divine et la plus radicale pauvreté, et il réclame d'entrer toujours plus dans l'esprit de la Communauté : oraison contemplative, recherche de la vérité, vie apostolique en vue de l'évangélisation, témoignage de l'amour de Jésus pour les hommes dans notre monde si laïcisé — et ceci en petits pieux qui désirent être des oasis de lumière et d'amour.

C'est leur fidélité à l'oraison qui permettra aux sœurs apostoliques d'avoir une vie liturgique toujours plus intense, et aussi se réalisant avec une certaine beauté, sans pour autant perdre son intériorité. Souvent les frères ne peuvent pas, en raison des exigences de leur vie apostolique, avoir une vie liturgique aussi belle qu'ils la voudraient. Les sœurs apostoliques, dans la mesure où elles le peuvent, doivent chercher à réaliser une vie liturgique qui puisse aider les fidèles à prier, à découvrir la présence de Marie priant au milieu d'elles et avec elles. Cela semble important, comme complémentarité de leur activité apostolique à l'égard de celle des frères. La vie liturgique de nos sœurs contemplatives demeure toujours très discrète, comme celle des carmélites : cela fait partie de leur charisme propre ; tandis que les sœurs apostoliques doivent mettre l'accent sur la vie liturgique, dans une réalisation qui restera toujours simple, dépouillée, mais belle. Cependant, cela ne doit pas nuire à la primauté de l'oraison qui demeure l'exigence fondamentale et première de toute la Communauté Saint-Jean. C'est du reste le primat de l'oraison qui imprimera à la vie liturgique de nos sœurs apostoliques cette note de simplicité et de grande intériorité.

Par leur vie d'oraison, les sœurs apostoliques demeurent unies au mystère de la Compassion de Marie et elles comprendront de mieux en mieux qu'il n'y a pas de vie apostolique sans une grande soif de contemplation. Même si elles ne peuvent pas réserver autant de temps à l'oraison que les sœurs contemplatives, elles doivent chercher par tous les moyens à maintenir dans leur cœur une très grande soif de contemplation ; et pour cela elles garderont toujours un grand désir de recherche de la vérité, tant philosophique que théologique. Elles demanderont à leurs frères de les aider à maintenir dans leur cœur ce désir très fort, tout en essayant progressivement d'acquérir par elles-mêmes leur formation intellectuelle propre, en n'oubliant jamais que leur fidélité à l'oraison, à la prière liturgique, à cette soif de vérité, est leur grand moyen de compléter et d'aider leurs frères.

Mais c'est sans doute par leur unité, fruit de leur charité fraternelle, qu'elles témoigneront le mieux de leur appartenance à la Communauté Saint-Jean. En vivant vraiment de l'esprit de la Première Épître de saint Jean, elles rappelleront toujours à leurs frères le désir du cœur de Jésus exprimé dans sa grande prière de Fils bien-aimé (Jn 17). C'est là que les sœurs apostoliques donneront le premier témoignage de la présence de Jésus dans notre monde d'aujourd'hui, si divisé par la haine, la jalousie, la rivalité. C'est par là en premier lieu qu'elles doivent témoigner de leur amour pour Jésus et pour leurs frères. Car chez les sœurs contemplatives — qui doivent vivre de la même unité —, cela demeure plus caché. Chez les sœurs apostoliques, cela doit se manifester au grand jour. Déjà il est très blessant d'entendre un religieux critiquer son frère ; mais qu'une sœur critique une de ses sœurs, c'est insupportable, parce qu'on attend de la femme un amour et une miséricorde

plus grands. Marie et la Sainte Famille ne doivent-elles pas être plus présentes et plus manifestes dans le cœur de nos sœurs ?

4. LES OBLATS

L'esprit de la Communauté Saint-Jean demande de s'incarner dans des chrétiens qui vivent dans le monde, soit comme époux et épouses responsables d'une famille chrétienne, soit comme célibataires ayant leur propre responsabilité paroissiale, sociale, politique, ou comme isolés ou ermites. Ce sont nos oblats séculiers. Les oblats ne sont pas des religieux ; mais, consacrés à Jésus et à Marie par leur baptême, leur oblature doit leur permettre de vivre plus profondément leur grâce chrétienne tendant vers la sainteté.

Le but de la vie chrétienne, la sainteté, l'union intime avec Jésus et Marie d'une manière « affective », c'est-à-dire intérieure, est le même pour tous les membres de la Communauté Saint-Jean, religieux ou oblats. Et Jésus seul sait, parmi eux, ceux qui lui sont le plus unis, quels sont ses disciples de prédilection. Quant à l'union « effective », parce qu'elle s'incarne dans toutes nos activités humaines, jusque dans notre corps, notre sensibilité, nos passions et, d'une certaine manière, dans l'exercice de nos instincts, elle a des modalités très différentes.

En effet, le religieux doit par toute sa vie témoigner de sa totale consécration à Jésus et au Père, et par là témoigner de la transcendance de l'amour divin, de sa jalousie, qui réclame tout de lui et lui demande de mener une vie de plus en plus semblable à celle de Jésus, Fils bien-aimé du Père, selon un esprit de virginité, de pauvreté et d'obéissance s'incarnant

d'une manière visible dans une vie de solitaire ou dans une vie commune. Le religieux devra donc choisir les moyens propres à cette vie séparée du monde et toute à Jésus. Ce n'est pas le monde en lequel il vit qui devra lui dicter ces moyens, mais il devra les découvrir par lui-même à travers les constitutions de son Ordre.

Les oblats consacrés à Jésus et à Marie doivent, eux, mener une vie chrétienne de consacrés *dans le monde*, dans le milieu temporel où ils vivent. Certes, ils peuvent encore choisir les moyens les plus appropriés à leur sainteté, à l'incarnation de leur consécration, mais ces moyens demeurent ceux de la communauté humaine. Aussi les oblats doivent-ils comprendre que ces moyens leur sont souvent imposés, car ils doivent travailler dans le monde, gagner leur vie, et celle de leur foyer s'ils sont mariés. C'est vraiment l'*esprit* dans lequel ils utiliseront ces moyens qui leur permettra de témoigner, et qui les distinguera des autres hommes avec qui ils vivent. C'est pourquoi la communauté qu'ils forment entre eux ne doit pas être une communauté nouvelle s'ajoutant à celle en laquelle ils vivent (leur foyer, leur paroisse). C'est plus une communion d'esprit et de cœur, communion de recherche, à la lumière de l'Evangile de saint Jean et de l'esprit de la Communauté Saint-Jean, qu'ils doivent réaliser entre eux, en s'aidant, en se soutenant, en vivant entre eux une charité fraternelle très simple. Ils ne doivent pas se séparer des autres chrétiens, ni des autres hommes avec qui ils vivent. Leur témoignage sera donc avant tout personnel ; cependant ils auront le souci de donner un témoignage de leur communion entre eux et en lien avec le prieuré auquel ils se rattachent.

Il ne faut cependant pas exclure que des oblats puissent assumer une charge commune ou même réaliser une œuvre

commune — prendre par exemple, à l'ombre d'un prieuré, une charge temporelle et éducative comme celle de Saint-Jean-Espérance à Pellevoisin ; de même pour Saint-Jean-Education. La Communauté Saint-Jean n'a pas d'œuvre, sauf l'Ecole Saint-Jean. Mais elle peut en susciter, en éveiller ; et au point de départ elle les porte. Toutefois, il faut que le père qui a suscité une œuvre soit suffisamment pauvre pour s'effacer progressivement, en laissant la place à un laïc oblat et en demeurant là pour l'évangélisation.

Ces petites communautés d'oblats resteront au service de l'œuvre suscitée par le père qui pourra, lui, continuer de les aider d'une manière spirituelle. Ce ne sont pas des communautés religieuses, mais une sorte de communauté de base unie grâce à une œuvre commune à réaliser.

ANNEXES

Comme nous l'avons dit plus haut à propos du don de Marie à Jean¹, c'est en premier lieu son mystère de Compassion — en lequel elle lui est donnée — que Marie communique à Jean pour qu'il en vive. Mais le mystère de la Compassion est l'achèvement ultime de la *consécration* de Marie au Père — réponse à la miséricorde prévenante qui la fait *immaculée* — et de sa *maternité divine*. Jean est donc, à travers la Compassion, appelé à vivre très particulièrement de ces trois mystères.

C'est pourquoi il nous a semblé bon de donner, en annexe, trois conférences sur le mystère de l'Immaculée Conception, la consécration de Marie et sa maternité divine.

1. L'IMMACULÉE CONCEPTION

Nous devons être particulièrement attentifs à ces trois dernières révélations de l'Eglise, les trois derniers dogmes : l'Immaculée Conception, l'infaillibilité du Pape et l'Assomption. C'est pour nous. L'Esprit Saint a voulu que ces trois derniers dogmes soient comme cachés — présents, mais

¹ Cf. ci-dessus, p. 37.

cachés — à travers la Révélation officielle, universelle, de l'Écriture. C'est la Tradition qui les a portés, et l'Église, au terme de son voyage, les a proclamés, sous la mouvance directe de l'Esprit Saint. Il est toujours très important pour nous de comprendre cela, parce que nous devons être attentifs à ce que l'Esprit Saint nous demande de porter d'une façon spéciale, et le Père Kolbe n'hésite pas à dire que le mystère de l'Immaculée Conception doit renouveler toute notre théologie. Ceci est vrai pour une théologie mystique ; pour la théologie scientifique, non, puisque ce n'est qu'un effet, mais pour une théologie mystique, c'est sûr. Le mystère de l'Immaculée Conception est un mystère qu'on doit contempler de plus en plus. Pour le Père Kolbe, c'était comme une très grande révélation par rapport au mystère de la Très Sainte Trinité, spécialement de l'Esprit Saint. On comprend ce qu'il veut dire ; il le dit d'une façon mystique, donc d'une façon qui n'est pas très précise, mais qu'on doit comprendre de l'intérieur — ce sont les derniers mots qu'il a écrits, ou presque, à propos de l'Immaculée Conception. C'est une grâce franciscaine, d'une certaine manière... Les franciscains sont très fiers de cela, de soutenir toujours le mystère de l'Immaculée Conception... Parce que saint Thomas, lui, en théologien scientifique, ne l'a pas dit. Mais le Père Mandonnet¹ disait qu'il le prêchait. Et comme le Père Mandonnet était un historien, je crois que quand il disait cela, il voulait exprimer quelque chose de très profond.

¹ Le Père Mandonnet (1858-1936), dominicain, a fondé la chaire d'Histoire de l'Église à l'Université de Fribourg en 1891. Il y a enseigné jusqu'en 1918. Il était un brillant professeur et un historien de réputation mondiale.

La contemplation du Père Kolbe à Lourdes — « Je suis l'Immaculée Conception », « Je suis » — unit dans un seul regard le *Je suis* éternel de Dieu et le *je suis* de Marie... Marie ne dit pas : « Je suis la Compassion » ; elle dit : « Je suis l'Immaculée Conception » à la petite Bernadette, qui n'a rien compris. Nous non plus, pas plus que Bernadette ; mais nous savons que notre foi implique une très grande lumière, et que même si nous ne comprenons rien en disant : « Marie est l'Immaculée », « l'Immaculée Conception de Marie », il y a là une très grande lumière.

Cette très grande lumière sur Marie doit nous permettre, mystiquement, d'avoir un regard nouveau sur la Très Sainte Trinité, sur le mystère de Jésus, sur le mystère de l'Eglise, sur le mystère de notre âme transformée par la grâce, sur le mystère de notre vie religieuse. Tout est éclairé par ce mystère de l'Immaculée Conception, tout est renouvelé : c'est le grand renouveau de l'Eglise — du point de vue de la théologie de l'économie divine, du point de vue de la théologie mystique, puisque cela nous met en présence de la grande victoire de la Croix. La Sagesse de la Croix ne peut être saisie qu'à travers ce mystère de l'Immaculée Conception ; c'est le fruit par excellence de la Croix.

Dieu a voulu, le Père a voulu, dans sa sagesse, qu'il y ait une petite créature qui soit immaculée, c'est-à-dire une petite créature qui ne subisse pas les conséquences du péché originel. Pour Marie, la victoire de l'amour est telle, la victoire de l'amour à travers la Croix est telle, qu'elle n'est pas touchée par les conséquences du péché originel. Et le péché originel, Dieu s'en sert pour réaliser ce grand dépassement qui est le mystère de l'Immaculée Conception, qui implique cette plénitude de grâce. C'est cela qui est très mystérieux. Ne disons

pas : « Pour Marie, le péché originel n'existe pas. » En un sens on peut dire que pour Marie, le péché originel n'existe pas. Mais si Marie avait fait une théologie, si elle avait écrit un livre, elle n'aurait pas dit : « Pour moi, le péché originel n'existe pas ; mon vécu fait que le péché originel n'existe pas. » Elle n'aurait pas dit cela du tout. Parce qu'on pourrait croire que les théologiens d'aujourd'hui qui disent que le péché originel n'existe pas se mettent dans la lumière de l'Immaculée Conception : cela, ce n'est pas vrai, c'est une tentation. Marie aurait affirmé que le péché originel existe, mais que Dieu, dans une folie d'amour, le Père — c'est la grâce du Père auprès de sa petite enfant bien-aimée — veut qu'il y ait une créature qui profite divinement, si j'ose dire, de la victoire de l'amour sur toutes les conséquences du péché originel.

Les conséquences du péché originel sont la concupiscence de la chair, la concupiscence de la vie, la concupiscence des yeux, c'est dit dans saint Jean (1 Jn 2, 16). Donc, pour comprendre le mystère de l'Immaculée Conception — pour *parler* du mystère de l'Immaculée Conception —, pour saisir ce qu'il y a d'unique en Marie, il faut saisir la victoire sur ces trois conséquences du péché originel. Comprendre qu'en Marie, l'aspect spirituel est tellement fort que sa sensibilité, bien qu'elle soit plus grande que notre sensibilité, est complètement absorbée par le spirituel. Marie ne s'est jamais arrêtée au sensible, il a tout de suite été dépassé ; il existe chez elle, mais il est complètement dépassé par un amour divin. Le divin est au-dessus de la distinction du sensible et du spirituel : c'est le divin. Marie vit, dans sa sensibilité, de cette grâce : la victoire de l'amour sur toutes les conséquences du péché originel dans l'ordre de la concupiscence de la chair.

Marie vit aussi de cette victoire de l'amour sur la concupiscence des yeux (la « grosse » vanité : on veut toujours être premier, on veut qu'on s'occupe de nous). Encore bien plus que la petite Thérèse, qui désirait être la « petite balle du Bon Dieu » cachée sous un meuble, la grâce chrétienne cache Marie à ses propres yeux et aux yeux des autres. La victoire de l'amour sur la vanité fait qu'on aime être caché pour n'être qu'à Dieu, parce que tout ce qui nous manifeste aux yeux des hommes nous retire à ce regard de Dieu. Alors, on veut que ce soit Dieu, et le regard de Dieu, qui prenne tout ; et on veut vivre toujours en face et en présence de ce regard de Dieu.

La victoire de l'amour sur l'orgueil est quelque chose d'encore beaucoup plus grand. L'orgueil, c'est l'exaltation de l'intelligence qui n'accepte pas le primat de l'amour. L'orgueil, c'est notre intelligence qui veut toujours tout savoir, tout expliquer, et qui n'accepte rien en dehors de ce qu'elle comprend. C'est cela, l'orgueil : on veut toujours tout comprendre, et on n'accepte que quand on a compris, et on veut vraiment que tout soit selon ce qu'on a compris, parce qu'on se considère comme le plus intelligent, comme le premier. C'est l'exaltation du premier dans l'ordre de l'intelligence. Il y a donc une victoire de l'amour dans l'ordre de l'intelligence, pour que l'intelligence soit totalement au service de l'amour. L'intelligence de Marie est une intelligence d'une perspicacité unique : Marie est bien plus intelligente que nous, parce que le péché nous a alourdis, il a rendu notre intelligence un peu grossière, il l'a fait retomber dans la raison. On veut alors raisonner sur tout, et on a une peine énorme à comprendre tout de l'intérieur (*intus legere*). Marie comprend tout de l'intérieur, à partir de l'amour, et son intelligence a une finesse unique...

Ces trois grandes victoires de l'amour que l'Immaculée Conception donne à Marie, c'est bien plus que le retour au paradis terrestre ; le retour au paradis terrestre — comme le dit Duns Scot — ce n'est pas juste. Marie ne retourne pas au paradis terrestre. La grâce de Marie est une grâce *chrétienne* ; c'est la victoire de l'amour, c'est la victoire de la Croix. C'est du reste pour cela que Marie est capable de souffrir plus qu'aucune autre femme, aucune autre créature ; la créature qui a souffert le plus, c'est Marie. La créature qui est la plus capable de souffrir, c'est Marie, parce que sa grâce d'Immaculée Conception lui donne une capacité nouvelle de souffrance (tout le mystère de la Compassion), souffrance dans l'humilité, c'est-à-dire souffrance sans comprendre. Elle accepte de ne pas comprendre : c'est l'amour qui est victorieux, et qui prend tout. Elle accepte d'être la plus petite, toute cachée, à elle-même et aux autres. Aucune revendication de droits...

Nous avons tous des petits privilèges (chacun d'entre nous, dans son individualité, a un petit privilège : on est né à telle date, on a eu telle ou telle éducation...), et on les revendique, et quand quelqu'un ne fait pas attention à cela, on est meurtri. On a une peine énorme à accepter d'être caché. Or la grâce chrétienne nous cache. Et Marie se cache, pour être à l'ombre de l'Esprit Saint : l'Esprit Saint la prend sous son ombre, pour que ce soit toujours lui qui soit premier ; et donc la grosse vanité disparaît, pour que Marie soit toute relative à l'Agneau, toute relative à Jésus. Et sa sensibilité est tout ordonnée à l'amour spirituel et divin, alors qu'elle est plus grande que la nôtre. On n'est jamais trop sensible. Quand quelqu'un me dit : « Je suis trop sensible », je lui réponds : « Non ! Marie est plus sensible que vous. » Et c'est vrai ; on n'est jamais trop sensible ; mais on use mal de sa sensibilité — c'est différent.

On en abuse, on s'installe dedans, alors qu'on doit tout le temps la dépasser. On ne doit jamais rester au niveau sensible, on doit le dépasser ; on doit s'en servir pour aimer divinement, spirituellement. On n'est jamais trop passionné, mais on use mal de ses passions. C'est merveilleux de voir le mystère de l'Immaculée Conception comme cette grande victoire de la Croix sur toutes les conséquences du péché — puisque le mystère de la Croix est premièrement pour nous libérer des conséquences du péché originel, et de toutes les autres fautes, mais premièrement du péché originel. Le mystère de l'Immaculée Conception doit donc se comprendre comme cette grande victoire de l'amour sur toutes ces conséquences du péché originel qui nous mettent dans un état de déséquilibre.

Ne disons pas que Marie est l'être le plus équilibré ; non, elle est l'être le plus aimant. Tout en elle est pour qu'elle aime plus, et donc pour qu'elle soit la Femme, la benjamine, la plus petite parmi toutes les créatures, la plus pauvre, la plus fragile de toutes les créatures, la plus vulnérable de toutes les créatures, la plus capable d'aimer, la plus capable de souffrir, la plus capable d'être tout entière tournée vers Jésus.

On touche là quelque chose de très mystérieux dans le mystère de l'Immaculée Conception : le Père, dans sa sagesse, a voulu que l'humanité sainte de Jésus connaisse dans une petite créature une complémentarité. Cela, c'est la folie de l'amour de Dieu, et la folie de l'amour du Père pour Marie. L'humanité sainte du Christ est parfaite — « l'homme en soi ». Platon n'aurait jamais compris que la femme puisse être complémentaire de « l'homme en soi » ! Or le Père, dans sa sagesse, veut que Jésus, qui est l'Homme-Dieu, qui est l'humanité divinisée dans la personne du Verbe, connaisse une

complémentarité en Marie, grâce au mystère de l'Immaculée Conception. L'Immaculée Conception, c'est pour mettre — comprenez bien : notre langage est toujours difficile pour exprimer les choses de Dieu — comme une « brèche » dans le mystère même de l'humanité sainte du Christ, pour mettre une complémentarité dans une petite créature, la femme.

La Genèse nous révèle la complémentarité première, voulue par Dieu : la femme qui est créée pour l'homme, pour être sa *socia*, sa compagne, pour être complémentaire, pour être son achèvement. La femme est créée à partir de la côte de l'homme, à partir de son cœur ; mais la faute originelle met l'orgueil dans le cœur d'Eve et dans le cœur d'Adam, et entraîne que cette complémentarité, à cause des conséquences du péché, est brisée. Les conséquences du péché le montrent bien : la femme va connaître un désir exagéré à l'égard de l'homme, et elle ne sera plus complémentaire ; et l'homme connaîtra une autorité exagérée, il exercera un pouvoir tyrannique sur la femme. Le déséquilibre, conséquence du péché, va s'installer en premier lieu à l'égard du couple, l'homme et la femme, à l'égard de la charité fraternelle qui devrait harmoniser parfaitement l'homme et la femme.

Ces conséquences du péché vont être complètement dépassées par la victoire de l'amour divin, par le mystère de la Croix, où Dieu établit un nouvel « équilibre » divin entre le nouvel Adam et la nouvelle Eve. Jésus à la Croix est l'homme par excellence, « l'homme de douleurs » (Is 53, 3), l'homme d'amour, l'homme qui est victime d'amour et qui a une taille divine. A la Croix, Jésus manifeste que Dieu est Amour ; à la Croix, c'est le Fils bien-aimé du Père qui crie son amour pour le Père, et qui montre qu'il est tout entier tourné vers le Père ; il est celui qui vit pour le Père comme Fils bien-aimé, et

uniquement pour le Père. Et pour vivre uniquement pour le Père, il accepte d'être victime d'amour dans une pauvreté radicale, totale ; et à la Croix, Marie, la petite créature, devient complémentaire, épouse de Jésus, pour être l'achèvement de l'état victimal du Christ, pour être l'achèvement de son sacerdoce, pour être l'achèvement de l'homme de douleurs, pour être l'achèvement de l'homme qui manifeste l'amour.

En définitive, si on regarde bien, dans un regard de sagesse divine : pourquoi l'Immaculée Conception ? C'est pour qu'une petite créature puisse être complémentaire de l'homme Fils bien-aimé du Père, de l'homme qui est l'homme parfait dans sa douleur, dans sa fragilité, dans sa pauvreté ; l'homme qui est parfait parce qu'il est l'homme qui n'est qu'amour. Le cœur blessé de Jésus, fournaise brûlante d'amour, est le lieu de l'amour, divin et humain — et c'est un seul amour. Et il faut que Marie soit le complément de cet amour, il faut que Dieu devienne comme mendiant de cette complémentarité d'amour dans et par le cœur de Marie. Et pour cela, il fallait que le cœur de Marie soit ce cœur blessé, qu'il soit ce cœur immaculé — immaculé dans sa blessure, immaculé dans sa capacité d'aimer et dans sa capacité de souffrir, pour être le complément de l'état victimal de Jésus.

Dieu dans sa bonté a voulu cela, et c'est l'œuvre du Père, et là nous comprenons ce qu'est le Père, et nous ne le comprenons que là, d'une manière ultime. C'est là que nous découvrons la paternité de Dieu sur Marie, petite fille bien-aimée du Père pour être celle qui est le complément, l'achèvement de tout le mystère du Fils bien-aimé. Là nous voyons cet amour jaloux du Père pour sa petite enfant. Il a demandé à son Fils bien-aimé d'être (lui qui est le Fils bien-aimé) mendiant de l'amour de Marie à la Croix, à travers sa

blesse, à travers son cri de soif ; d'être mendiant du cœur de la Femme, de la Femme immaculée, de la Femme qui a reçu la plénitude de l'amour, et un amour qui n'a cessé de croître, pour qu'en Marie la créature toute pure, immaculée, puisse être vraiment complémentaire du Fils bien-aimé, de l'humanité sainte du Christ assumée par le Verbe.

On pourrait croire que du fait qu'elle est assumée par le Verbe, l'humanité sainte du Christ est absolument parfaite, et donc qu'elle n'a besoin d'aucune complémentarité. Philosophiquement parlant, c'est ce que nous dirions. Nous reprendrions « l'homme en soi » de Platon, et nous dirions que l'homme de douleurs, l'homme d'amour, l'homme qui connaît en raison même du mystère de l'Incarnation une telle plénitude, une telle perfection, n'a pas besoin d'une *socia*, comme dit Albert le Grand, de quelqu'un qui soit là pour être l'épouse de son cœur, de quelqu'un qui soit là pour être celle qui achève tout. C'est infiniment mystérieux, le mystère de la Compassion.

Essayons d'explicitier le lien entre l'Immaculée Conception et la Compassion, du point de vue théologique, car il y a là quelque chose de très grand.

Marie, la plus petite de toutes les créatures, est celle qui a le plus conscience de sa petitesse et de sa fragilité. Aucune autre créature n'a eu conscience d'une telle fragilité, d'une telle petitesse : c'est le mystère de l'Immaculée Conception qui fait cela... Et c'est pour aimer plus, pour être plus dépendante ; car en étant dépendante, elle peut achever, compléter, ce qui manque à la sainte humanité du Christ, ce qui manque à sa Passion. On touche là quelque chose que seule la théologie mystique peut dire. Au niveau de la théologie scientifique, on regarde l'*existence* du Christ, et on ne peut rien ajouter à l'existence du Christ, puisque son existence est celle du Verbe.

Dans le mystère de l'Incarnation, l'humanité sainte du Christ est assumée par le Verbe, et subsiste dans le Verbe, et donc *existe* dans le Verbe de Dieu. Mais du côté de l'amour, du côté de la *vie*, il y a une possibilité : c'est là la « brèche » dont je vous parlais tout à l'heure, la « brèche » dans le mystère de la Très Sainte Trinité. On comprend alors ce que dit le Père Maximilien Kolbe, que le mystère de l'Immaculée Conception est comme une « brèche » dans la Très Sainte Trinité, puisque Marie dans son cœur immaculé peut compléter, achever ce qui manque à la Passion de Jésus, ce qui manque à cette victoire de l'amour. Elle achève tout, et c'est le Père qui veut cela, c'est le Père qui veut montrer son amour pour sa petite créature, sa *toute* petite créature ; il veut l'associer à l'œuvre propre du Christ, et l'y associer d'une manière telle qu'elle soit comme la Femme, l'épouse du cœur de Jésus, du cœur blessé de Jésus, associée de telle manière qu'elle soit « une » avec le cœur blessé de Jésus dans son holocauste de la Croix, qu'elle soit « une » en achevant, en complétant.

Tout s'achève, tout se termine dans le cœur de Marie. Et *par* Marie, c'est l'Eglise, c'est nous en elle. C'est cela le très grand mystère de la vie religieuse, si on veut aller jusqu'au bout. La vie religieuse, c'est pour vivre ce que Marie vit dans son mystère d'Immaculée. Nous ne sommes pas immaculés, c'est bien évident ; mais par la vie religieuse nous pouvons être associés au mystère de l'Immaculée et achever, compléter ce qui manque à la Passion de Jésus, c'est-à-dire vivre pleinement et totalement le mystère de Marie dans sa Compassion. C'est cela que nous devons essayer de comprendre et de vivre, dans la foi, mais dans cette *gratuité absolue* de la miséricorde du Père pour nous. Car c'est bien une gratuité absolue ; ce n'est pas à cause de nos mérites, ce n'est pas à cause de notre intelligence, ce n'est pas à cause de nos vertus : c'est par *pure*

gratuité. C'est pour cela qu'on a tant de peine à le comprendre ; dès que vous raisonnez, vous dites : « Non, c'est impossible. » Et c'est pour cela que quand on raisonne, on ne comprend plus ce qu'est la vie religieuse. C'est de la gratuité pure, comme l'Immaculée Conception... C'est du même ordre. C'est une gratuité au-delà de tout ce que représente le point de vue de l'intelligence : c'est ce dépassement de l'amour qui veut nous faire entrer profondément dans le mystère même de Jésus et, par lui, dans la Très Sainte Trinité. Le mystère de l'Incarnation est déjà en lui-même une « brèche » divine. Et le mystère de l'Incarnation est en vue du mystère de la Croix, et dans le mystère de la Croix il y a de nouveau une « brèche », grâce au mystère de l'Immaculée Conception, cette « brèche » divine de la Femme associée au mystère de la Croix et qui dans sa foi, son espérance et son amour, vit le mystère de la Compassion.

Nous devons, aujourd'hui, en cette fête de l'Immaculée Conception, supplier l'Esprit Saint de nous faire comprendre la grandeur de l'appel divin sur nous. Comprendre que nous sommes consacrés au plus intime de notre âme et à travers tout notre corps. La vie religieuse saisit tout notre corps ; c'est cela, la grandeur de la vie religieuse : témoignage dans le temps et le lieu à travers notre corps, à cause de notre corps, pour vivre à notre manière ce mystère de l'Immaculée Conception. La vie religieuse réclame de nous cela, pour achever et compléter ce qui manque à la Passion du Christ pour l'Eglise d'aujourd'hui, pour le monde d'aujourd'hui, et aller le plus loin possible dans ce mystère d'amour, et reconnaître par le cœur du Christ, par le cœur de Marie, cette folie d'amour du Père pour nous. On découvre le Père dans son ivresse d'amour : c'est de la folie, de demander à de pauvres petites créatures de compléter ce qui manque à l'œuvre propre du Fils bien-aimé ! L'œuvre propre du Fils bien-aimé est parfaite, puisqu'elle est l'œuvre du Fils

bien-aimé. *Operatio sequitur esse* ; or l'*esse* du Fils bien-aimé, c'est l'*esse* du Verbe, et son opération propre, c'est la Croix. Donc, comme son *esse* est parfait, son opération devrait être parfaite. Et voilà que dans son opération, qui est l'œuvre de la Croix, il laisse la place à Marie — et c'est le Père qui le veut, comme en témoigne la prière de l'Agonie. Et laissant la place à Marie, il laisse la place à l'Eglise, aux membres du Corps mystique qui peuvent avoir cette soif de le suivre jusque-là : achever, compléter ce qui manque à la Passion de Jésus.

Demandons de vivre cela pleinement aujourd'hui. Il faut le demander à Marie. C'est son secret, c'est le secret qu'elle a communiqué à saint Jean, puisqu'elle lui a été donnée dans sa Compassion. C'est donc sa Compassion qui nous est donnée, et c'est donc cette complémentarité réalisée dans l'œuvre de la Croix qui nous est donnée, pour que nous puissions vivre, nous aussi, ce même mystère.

Saint-Jodard, le 8 décembre 1990

2. LA CONSÉCRATION DE MARIE

Nous fêtons demain la fête de la Présentation de Notre-Dame. Il faut donc demander à l'Esprit Saint et à la Vierge Marie elle-même de nous aider à vivre pleinement de ce mystère, puisque nous renouvelons nos vœux entre ses mains, non pas à titre de répétition, mais pour entrer dans ce qu'il y a de plus divin, de plus profond dans sa consécration. Si nous avons déjà fait nos vœux, c'est dans ce sens-là qu'on doit faire ce geste. Si on ne les a pas encore faits, c'est en vue de les prononcer, et pour comprendre que c'est le grand secret du cœur de Marie, et le grand secret de l'Eglise, et le grand secret de l'humanité. Marthe y tenait beaucoup, parce que pour elle c'était justement le grand secret caché du cœur de Marie. C'est du reste pour cela que ce mystère de la Présentation de Notre-Dame est fêté dans la vie religieuse comme un secret de famille. C'est par là que la vie religieuse est, si j'ose dire, une « Eglise maternelle ». La vie religieuse, c'est l'aspect maternel de l'Eglise, au sens très fort. C'est le cœur de Marie. Marie a sûrement communiqué son secret à Joseph, et Joseph l'a reçu, et Joseph l'a accepté. Et ce mariage de Marie et Joseph s'est fait dans la lumière de la consécration de Marie, comme un fruit de sa consécration.

Nous, nous opposons dialectiquement parce que nous ne comprenons pas la supériorité divine de cette consécration à Dieu. Nous mettons sur un pied d'égalité : « On peut choisir : ou se marier, ou être religieux. » Ce n'est pas si simple. Au fond, on ne peut pas choisir, c'est Dieu qui choisit pour nous.

C'est cela qui est extraordinaire : c'est Dieu qui a choisi Marie. C'est quelque chose de tellement éminent, c'est quelque chose de tellement grand ! Les grands théologiens comme saint Thomas montrent la supériorité *objective* de la vie religieuse. Aujourd'hui, quand on dit cela, on vous répond : « Mais on peut être aussi saint dans le mariage ! » C'est sûr, on peut être saint à travers n'importe quel état de vie ¹ ; mais cela, c'est Dieu qui s'en occupe (avec notre concours). Il y a une supériorité objective qui consiste à comprendre que l'amour à l'égard de Dieu est *toujours premier*. Je ne peux pas aimer mon prochain si je n'aime pas Dieu d'un amour divin : « Dieu premier servi » — la parole de Jeanne d'Arc. Quand Dieu est « second servi », on ne sert plus le prochain, on ne peut plus le servir, parce qu'on ne peut plus regarder le Christ de la même façon. Dieu est Dieu, et donc la charité à l'égard de Dieu est première. Et la charité à l'égard de Dieu étant première, c'est elle qui donne son sens à notre charité fraternelle, qui naît à partir de cet amour à l'égard de Dieu.

C'est ce qui s'est passé dans le cœur de Marie, d'une façon étonnante. Marie, sous le souffle de l'Esprit Saint, se consacre totalement à Dieu ; et cette consécration est telle que tout va

¹ Dans la vie chrétienne, on doit tout le temps se consacrer totalement à Dieu, et on attend tout de Dieu. Si on ne peut pas vivre directement de la vie religieuse, on vit de l'*esprit* de la vie religieuse. Nos oblats vivent de l'*esprit* de la vie religieuse, et la volonté de Dieu sur eux, c'est qu'ils vivent dans le monde, et c'est donc généralement le mariage. Et l'*esprit* de la vie religieuse dépasse, « informe », le sacrement. L'*esprit* de la vie religieuse, chez nos oblats, porte la grâce du sacrement de mariage qui sanctifie l'amour des époux, pour que le sacrement soit tout imprégné de la charité, qui regarde Dieu en premier lieu. C'est cela, l'*esprit* de la vie religieuse : c'est que toujours, même dans le mariage, Dieu soit aimé en premier lieu.

fleurir à partir d'elle, tout va provenir de cette consécration : sa rencontre avec Joseph et sa maternité divine. Certes il y a une grâce nouvelle, il y a quelque chose de nouveau qui s'explique, mais cela provient de sa consécration, qui est source cachée. Les catacombes mystiques de l'Eglise, le sanctuaire ecclésial, c'est vraiment le cœur de Marie dans sa consécration à Dieu.

Il faudrait regarder le passage très curieux de l'Ecriture où il nous est parlé du vœu de Jephté (cf. Jug 11, 30-31). Devant une situation impossible, Jephté supplie Dieu d'être avec lui pour avoir la victoire ; et il fait un vœu, un vœu d'une imprudence folle, mais un vœu agréé par Dieu — ce qui montre que Dieu n'a pas toujours le même regard que nous. Il promet que si Dieu lui permet de gagner sa bataille, il offrira à Dieu la première personne qu'il rencontrera après sa victoire. Or la première personne qu'il rencontre après sa victoire, c'est sa fille, sa petite fille. C'est une préfiguration lointaine, mais dans la théologie de l'économie divine c'est bien une préfiguration, qui lie cette consécration de Marie à la grande victoire du Père ; et la grande victoire du Père pour nous, nous le savons, elle se réalise à travers le mystère de la Croix. C'est à travers le mystère de la Croix qu'on doit comprendre cette consécration de Marie. Le vœu de Jephté devance les désirs de sa fille — elle était pleine de vie, sa fille, elle n'avait aucune envie d'être offerte à Dieu, on le voit bien ! Mais la volonté de son père est plus forte que tout : elle accepte, mais elle demande quand même d'avoir deux mois pour pleurer ! C'est très touchant, et c'est si vrai en même temps, si humain ! Il faut quand même qu'elle soit offerte. Les pleurs de la fille n'ont pas changé cette volonté mystérieuse du père.

Je suis persuadé que derrière cette préfiguration (comme toujours derrière les préfigurations), il y a quelque chose de très

grand à saisir : le lien avec le Père. C'est vraiment la volonté de ce père, d'offrir à Dieu « la première ». Et c'est bien ce qui se passe pour Marie. La première, la première dans tous les sens, de tous les enfants du Père, c'est Marie. Nous, nous courons par derrière ! Et le Père l'attire à lui d'une manière si forte qu'il faut qu'elle soit totalement, entièrement, consacrée au Père : petite enfant bien-aimée du Père, réservée au Père, pour glorifier le Père. La chose la plus grande pour une petite enfant bien-aimée, c'est de glorifier son Père en étant totalement offerte, sans rien garder pour elle. Nous, nous gardons toujours quelque chose pour nous. C'est pour cela que nous avons tellement de peine à entrer dans cette folie de l'amour. On mesure, on essaie de ne pas faire de la peine, mais... cela prouve qu'on n'a pas compris. L'amour, ce n'est pas cela. L'amour est un absolu. Dès qu'on commence à essayer de ne pas faire de peine à quelqu'un, il vaut mieux ne rien faire ! Parce qu'on fera toujours de la peine à quelqu'un, c'est évident. Pensez à la fable « Le meunier, son fils et l'âne » : on fait toujours de la peine à quelqu'un, et cette peur est un handicap, et on s'arrête. Mais quand c'est la volonté du Père, c'est la volonté du Père ; et la volonté du Père est première, elle est quelque chose d'absolu. On ne discute pas devant la volonté du Père, on l'aime. Et on est heureux d'être choisi par lui en action de grâces. Car cette volonté du Père se transmet par sa victoire, elle est liée à sa victoire ; et la grande victoire du Père, c'est la Croix. C'est la victoire de l'amour dans ce qu'il a de plus fort, de plus absolu. C'est cela qui illumine tout l'univers et qui est présent pour nous.

Essayons d'entrer un peu dans le mystère, d'avoir un regard contemplatif sur ce mystère de la consécration de Marie

et de comprendre que, pour nous, c'est actuel. Chaque vocation religieuse naît et demeure dans la lumière de la consécration de Marie. Si nous avons répondu, c'est parce que, sous l'action de l'Esprit Saint, nous avons regardé uniquement la volonté du Père. Si l'on avait commencé à regarder à droite et à gauche — on faisait de la peine à sa mère, à son père, à son frère, à quelqu'un qui nous aimait —, on ne serait pas entré, c'est évident. « Le royaume de Dieu appartient aux violents » (Mt 11, 12). Et encore : « Qui aime père ou mère plus que moi n'est pas digne de moi, et qui aime fils ou fille plus que moi n'est pas digne de moi » (Mt 10, 37). C'est quand même fort, comme parole ! Et c'est Jésus qui dit cela, dans sa douceur : « ... n'est pas digne de moi ». Très bien. C'est rude, la vie chrétienne ! C'est comme l'amour : l'amour est quelque chose qui nous dépasse ; ce n'est pas au niveau de l'adaptation. Aujourd'hui, on ne parle plus que d'adaptation, d'harmonie, d'équilibre... Non ! C'est au-dessus de tout cela. C'est quelque chose d'infiniment plus grand. C'est quelque chose qui doit prendre toute notre vie, toute notre intelligence, tout notre être, pour qu'on soit donné — puisque c'est se mettre en relation directe avec le bon plaisir du Père sur nous. C'est un dialogue avec le Père. Je trouve cela très grand... Et c'est comme cela que commence le renouveau chrétien. L'Ancien Testament s'achève en Marie, c'est sûr ; et tout ce qui est dit avant est préfiguratif. Toutes les femmes de l'Ancien Testament, toutes celles qui sont saintes, toutes celles qui sont sous la conduite et la lumière de Dieu, préfigurent Marie sous un aspect particulier. Marie est *la Femme*, et la Femme, c'est la petite fille du Père, la petite enfant bien-aimée du Père.

Si nous essayons d'entrer dans ce mystère de la consécration de Marie (de la Présentation de Marie au Temple), nous pouvons dire que c'est la réponse de Marie à un appel

mystérieux de Dieu comme Père. Toute consécration à Dieu se réalise dans l'amour ; elle implique l'adoration, mais est plus que l'adoration. Elle implique l'adoration, certes, car on ne peut pas se consacrer à Dieu sans l'adorer, de même qu'on ne peut pas se consacrer à Dieu sans l'action de grâces ; mais cela dépasse adoration et action de grâces, puisque c'est une œuvre d'amour. C'est la petite créature transformée par la grâce chrétienne qui se cache dans le mystère de son Père — *in sinu Patris*, dans le sein du Père — sous une attraction mystérieuse qui se réalise dans l'obscurité de la foi et dans l'amour. C'est une attraction profonde ; c'est pour cela que j'ai dit : un appel.

On ne sait pas du tout comment la consécration de Marie s'est réalisée, ni à quel moment, ni dans quel lieu : rien ! La Tradition chrétienne, qui a gardé la fête de la Présentation de Marie, ne nous dit rien sur les modalités. C'est pourquoi j'ai parlé de « catacombes divines ». C'est le fondement de toute la vie chrétienne, et le fruit par excellence de la victoire de la Croix. On peut dire tout cela, tout cela est vrai, mais on n'en sait absolument pas le *comment*. Et cela pour que nous regardions le *mystère* en lui-même, sans aucun détail. Laissez les peintres, Fra Angelico, montrer comment Marie s'est consacrée à Dieu. C'est très beau, mais il faut aller beaucoup plus loin ; on ne peut pas s'arrêter à une image, puisque la Tradition ne nous en a pas donné.

Elle ne nous a pas non plus parlé de la préfiguration que nous avons évoquée, parce que c'est une préfiguration cachée, mystérieuse. Cette préfiguration nous fait comprendre ce qu'est un sacrifice d'amour. Toute consécration est un sacrifice d'amour, autrement ce n'est pas une consécration. C'est un sacrifice d'amour dans la joie, précisément parce que c'est un sacrifice d'amour. Il y a un choix, un choix de prédilection ; or

tout choix de prédilection réclame nécessairement un sacrifice. Marie aurait pu ne pas se consacrer. Il ne faut pas dire qu'elle y était forcée, non, pas du tout : elle était parfaitement libre, comme chacun d'entre nous était parfaitement libre d'entrer en religion ou de ne pas y entrer. Dieu veut toujours sauvegarder la liberté, parce qu'autrement il n'y a pas d'amour véritable. Mais il s'impose avec une telle force qu'on peut dire en toute vérité qu'on ne *pouvait* pas faire autrement sans blesser le Père. La fille de Jephté aurait pu refuser. Elle aurait dit à son père : « Continue ton voyage, ce sera la seconde que tu rencontreras, pas la première. » C'est souvent le raisonnement qu'on fait ! Dans les familles chrétiennes où il y a une vocation, les parents sont tout à fait consentants pour que cela arrive chez le voisin, mais pas chez eux... Et on est tous comme cela : « C'est beau, c'est admirable ; objectivement c'est très beau, mais ce n'est pas pour nous ! » On reconnaît la grandeur objective, mais on passe par en dessous, subjectivement parlant, parce que cela exige un sacrifice.

Tout amour réclame un sacrifice. Et l'amour divin réclame un sacrifice qui est à la taille de Dieu, si j'ose dire, donc un sacrifice qui reconnaît que Dieu est premier et qui laisse Dieu passer devant — autrement ce n'est plus Dieu. On a de la peine à bien réaliser que Dieu est premier dans notre vie ; on voudrait bien que ce qui est premier, ce soit nous. Non, ce n'est pas nous ; cela ne peut être que Dieu. A partir du moment où Dieu nous a donné une lumière pour nous faire comprendre cela, on ne peut pas faire que ce qui a été ne soit pas, car les grâces de Dieu sont « sans repentance » (Rm 11, 29), et Dieu le sait. Si l'on veut dire que ce qui a été n'est pas, il y a un mensonge. C'est très exigeant.

En Marie il n'y a aucun repli sur elle-même, en raison de la grâce de l'Immaculée Conception, de cette miséricorde prévenante où Dieu l'enveloppe de son amour d'une façon tellement forte qu'elle est toute à Dieu, entièrement à Dieu. Miséricorde prévenante... Marie est saisie par le Père, et elle reste entièrement libre, en raison même de la pureté de son cœur ; elle a donc conscience de la grandeur de cet acte personnel, qui la lie personnellement à son Père, à son Père bien-aimé, à Celui qui l'aime. Dans l'Ancien Testament, même avant que soit révélé explicitement le mystère de la Très Sainte Trinité, Yahvé est l'Epoux d'Israël (cf. Is 54, 5 ; 61, 10 ; 62, 5). Marie a donc conscience qu'il est Père et Epoux, et que c'est lui, son Dieu, son Créateur, qui l'a choisie, et elle répond dans un choix personnel.

La consécration de Marie est le fruit premier de cette miséricorde prévenante, de cette miséricorde toute gratuite, de cette miséricorde qui, en réalité, est le fruit de la victoire de la Croix, puisque c'est une grâce *chrétienne*. Cela nous fait saisir comment la grâce chrétienne a une exigence particulière, qui ne peut se comprendre que dans la lumière de la Croix. Jésus, à la Croix, a préféré la vie divine qu'il donnait à Marie, qu'il donnait à Jean, qu'il nous donne à nous, à sa propre vie temporelle. Il a offert sa vie pour nous, sa vie d'homme de trente-trois ans dans toute sa force, dans toute sa splendeur, avec toute son intelligence et toutes les capacités qu'il avait en lui. Il a offert tout cela pour nous, pour nous sauver, par pur amour pour nous. C'est de cette qualité d'amour que nous sommes aimés, et Marie en premier lieu.

Marie répond à l'appel du Père sans regarder explicitement le mystère de la Croix, c'est sûr, puisque le mystère de l'Incarnation, et donc le mystère de la Croix, ne sont pas encore

réalisés dans le temps. Mais sous le souffle de l'Esprit Saint, dans une charité qui s'exerce divinement grâce au don de sagesse, dans une foi toute divine grâce au don d'intelligence, et une espérance toute pauvre grâce au don de crainte, Marie répond à l'appel du Père. Sa plénitude de grâce a cette modalité tout à fait particulière d'être d'une totale gratuité, puisque Marie est immaculée, pleine de grâce. C'est sa plénitude de grâce qui va répondre à l'appel du Père, dans un choix où elle s'offre elle-même. Quand Dieu se donne lui-même gratuitement, il réclame de nous un don gratuit. C'est le propre de l'amour, cela. A ce moment-là, on comprend qu'à Dieu, on ne peut que *se* donner ; on ne peut pas donner à Dieu quelque chose qui n'est pas nous. Et plus la grâce de Dieu est forte, plus l'attrait du Père est fort, plus il faut que ce soit ce qu'il y a de plus personnel en nous, ce qu'il y a de plus intime en nous, ce qu'il y a de plus profond en nous, qui soit offert, qui soit donné.

Cet amour du Père est inséparable du don qu'il va faire à Marie, qu'il lui fera à l'Annonciation, à Noël, pendant toute la vie cachée, à Cana, à la Croix. Il est sûr que le regard du Père sur Marie, donc l'attraction du Père sur Marie, implique tout cela, dans la lumière de cet amour éternel du Père pour elle. Le Père, en attirant Marie, est celui qui l'aime en lui donnant, comme à la Croix, son Fils bien-aimé, en le lui donnant dans cet état de victime d'amour où tout est offert, où tout est donné pour Marie en premier lieu. C'est peut-être là qu'on touche ce qu'est le mystère de l'espérance, et ce qu'est le mystère de la foi : « la substance des choses qu'on espère » — la définition de la foi dans l'Epître aux Hébreux (He 11, 1) —, c'est-à-dire que les choses qu'on espère sont déjà en acte grâce à la foi : elles sont présentes. Ce n'est pas explicite, ce n'est pas conscient, mais c'est en acte. Quand le Père attirera Marie dans ce mystère de consécration, c'est comme il l'attirera à la Croix

en donnant son Fils. Et Marie répond sans comprendre, mais en vivant de l'attraction du Père, en faisant cette totale confiance au Père, en sachant que le Père ne peut lui faire que du bien, et que le Père, en l'attirant, l'attire nécessairement au-delà de ce qu'elle peut comprendre. Je vous disais tout à l'heure : on ne discute pas l'amour du Père, on le reçoit, et on se laisse attirer par lui. On ne peut pas discuter, parce que si on se mettait à discuter, on supprimerait la Croix. On dirait : « Je veux bien vous aimer, mais pas la Croix. » Or je ne peux pas aimer le Père sans accepter la Croix. Marie ne pouvait pas le savoir ; nous, nous pouvons le dire, et nous devons le dire. Mais sous l'action de l'Esprit Saint, Marie vit de cette attraction du Père, et c'est dans cette attraction du Père qu'elle se donne entièrement, comme le Père le veut. C'est pour cela que je puis dire que la réponse de Marie relève d'une part de la grâce de l'Immaculée Conception et d'autre part de l'exigence toute particulière de la Croix, parce que sa grâce, étant une grâce chrétienne, est liée à la Croix. Sans le savoir, cette grâce est liée à la Croix ; c'est pour cela qu'il y a une telle exigence.

Nos vœux ne peuvent se comprendre que dans la lumière de la Croix. Nos choix chrétiens, quand ils sont vraiment chrétiens, ne peuvent se comprendre que dans la lumière de la Sagesse de la Croix. C'est la Sagesse de la Croix qui seule leur donne leur véritable signification, autrement ils ne sont pas chrétiens, ils restent humains, ils gardent un mode humain qui n'est donc pas sous la mouvance de l'Esprit Saint, mais est un repliement sur nous.

Il est beau de voir que la vocation chrétienne regarde d'abord le Père dans son absolu de Père. C'est l'Esprit Saint qui réalise cela. Et Marie se donne au Père comme petite enfant bien-aimée. Elle le fait dans sa foi, dans son espérance et son

amour, elle le fait dans la totale obscurité de la foi. Et ce don réclame l'offrande de tout elle-même, donc de toute sa vie ; c'est en ce sens-là qu'il y a un sacrifice. Elle comprend que la liberté suprême, c'est de se lier au Père, que l'acte de liberté le plus grand, c'est d'accepter que la volonté du Père s'impose à nous comme l'unique volonté qui vaille la peine d'être vécue, en comprenant que tout le reste nous décevra. Il n'y a que cela qui ne nous décevra jamais : on en est sûr d'avance.

Il y a donc ce sacrifice purement intérieur qui est très grand, qui est très fort, qui s'explicitera dans le mystère de la Compassion, mais qui est présent dans le mystère de la Présentation de Marie au Temple. Autrement, notre consécration à nous, qui ne peut se faire que dans la lumière de la Croix, serait différente de celle de Marie. Or elle n'est pas différente. Marie est première dans l'ordre de cette consécration. Sa consécration est la plus parfaite qui ait été réalisée. C'est pour cela que nous la fêtons, pour mieux comprendre la nôtre, parce qu'en elle tout est très pur, tout est joyeux — tout est joyeux au milieu de la souffrance, au milieu du sacrifice, parce que laisser la volonté du Père passer devant, c'est toujours une source de joie, parce que c'est une libération totale : c'est être vrai. Si on ne laisse pas la volonté du Père passer devant, on n'est pas dans la vérité, alors tout s'obscurcit, tout s'alourdit, on retombe sur soi-même. Il faut que nous demandions à l'Esprit Saint d'entrer dans cette consécration, en nous laissant attirer par le Père.

Cette consécration — saint Albert le Grand le souligne — se fait sous condition, justement parce que Marie ne peut demander conseil à personne. Or elle inaugure quelque chose de très grand : tous les Ordres religieux proviennent de cette consécration de Marie. Elle inaugure la vie religieuse, elle

inaugure la réponse royale de la petite créature à son Dieu. Ce que la fille de Jephté ne faisait que très imparfaitement, Marie le réalise parfaitement, dans la plus grande simplicité. C'est pour cela qu'on n'en parle pas, qu'on ne sait rien. Tout est pour Dieu. Pour nous, cela doit se faire communautairement, parce que la grandeur de la charité fraternelle est proclamée. Alors cela se fait avec cette dimension communautaire, en raison de la charité fraternelle : c'est cela qui est si beau. Mais comme le précepte de la charité fraternelle n'était pas encore proclamé tel que Jésus le proclamera : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jn 13, 34 ; 15, 12), cette consécration ne pouvait se faire que dans le plus profond silence et d'une manière tout à fait cachée, et dans un abandon plénier : si tel est le bon plaisir de Dieu — puisque Marie ne pouvait pas demander conseil. Elle restait donc dans cette attitude de celui qui, sous le souffle de l'Esprit Saint, agit, mais demeure toujours dans cette crainte chaste, révérentielle : est-ce bien le bon plaisir de Dieu ? Le choix est fait dans la pauvreté, et si la volonté du Père, la volonté de Dieu, s'explicite, on est immédiatement prêt à changer. On n'a donc aucune attache humaine, on est dans cette attitude d'abandon divin où on ne cherche que la volonté du Père, mais en toute loyauté. On ne le dit pas seulement, on le vit en toute loyauté, dans cette pauvreté radicale, c'est-à-dire qu'on ne veut dans notre vie *que* l'accomplissement de la volonté de Dieu. On n'a *que* ce désir-là. On laisse toujours Dieu passer devant.

C'est sous le souffle du don de crainte (qui permet à l'espérance divine d'aller jusqu'au bout de ses exigences) que Marie se consacre à Dieu, « si tel est le bon plaisir du Père », et *à la manière* dont le Père le voudra, *comme* le Père le voudra. Marie ne peut pas prévoir, et elle ne cherche pas à prévoir ; exactement comme, quand on donne toute sa vie à Dieu, on ne

prévoit pas ; on ne demande pas à Dieu, le jour de sa profession : « Donnez-moi une petite carte portant l'itinéraire : première année, deuxième année, troisième année, quatrième année... et puis les moments où on pourra s'arrêter. » Jamais ! On livre tout à Dieu, on accepte tout. On nous enverra en Chine : tant mieux ! On nous laissera à Saint-Jodard : tant mieux ! Cela n'a aucune importance. C'est tellement relatif par rapport à la volonté du Père. Tout se relativise, quand on vit vraiment ce que c'est que *se donner à Dieu*, et quand on sait que Dieu reçoit ce don. Et c'est cela qui nous donne une liberté absolue, la liberté des enfants de Dieu. Marie a eu une liberté folle en se donnant complètement à Dieu, et cela lui a permis d'avoir un désir intense de la venue du Messie. Quand on se donne entièrement à Dieu, et qu'on sait que Dieu reçoit ce don, on a cette liberté ; on n'est plus lié à l'opinion des autres, puisque la volonté du Père s'empare de nous, et s'empare totalement de nous. On a alors cette joie intérieure, et cette possibilité de laisser Dieu faire de nous absolument ce qu'il veut. On est alors, du même coup, attentif à ce qu'on appelle les « signes des temps » dans la conduite de Dieu : la manière dont Dieu nous conduit, la manière dont Dieu est là pour nous indiquer la route. On a cette lucidité sur soi et sur les événements.

Il faut demander à la Vierge Marie de nous aider à entrer pleinement dans ce don, et le faire pour glorifier le Père, par amour pour nos frères et pour sauver le monde.

Saint-Jodard, le 20 novembre 1990

3. LA MATERNITÉ DIVINE DE MARIE

Il nous faut contempler la pauvreté de la maternité divine de Marie, la béatitude des pauvres vécue dans son cœur maternel. C'est une très grande exigence pour Marie, d'être la Mère de Dieu. C'est une maternité vécue dans une extraordinaire pauvreté, pour être capable de recevoir le don du Père. Plus le Père nous fait des dons grands, merveilleux, plus il exige de nous une très grande pauvreté. C'est très curieux : Dieu arrête tout de suite ses dons quand il voit qu'on les accapare. Dès qu'on accapare les dons de Dieu, Dieu arrête tout de suite, il ne peut pas les donner. Et très souvent, dans notre vie spirituelle, dans notre vie divine, c'est ce manque de pauvreté qui arrête la croissance dans l'amour. C'est pour cela qu'on doit avoir une très grande soif de demander à Marie cette pauvreté. Saint Dominique l'avait d'une façon très grande, cette soif de pauvreté ; c'est comme un écho du cœur de Marie dans le cœur de son fils. Et je crois qu'on doit l'avoir d'une façon très forte ; elle marque énormément la vie de saint Jean. Quand saint Thomas note sa jeunesse ¹, je crois qu'il note sa pauvreté, car justement, quand on ne possède pas, on a un désir qui grandit toujours. C'est celui qui possède qui a une sorte d'autosuffisance : il n'a plus de désir, il n'est plus avide. C'est « déjà vu », c'est « déjà connu », et on ne progresse plus. Dans l'ordre de la connaissance, c'est très net, et dans l'ordre du cœur encore beaucoup plus.

¹ *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, XXI, n° 2639.

Cette très grande pauvreté permet à Marie d'être comme un abîme qui a soif de tout recevoir, à *la manière* dont Dieu veut lui donner son trésor. Quand on manque de pauvreté, on veut recevoir les dons de Dieu à *notre manière*, selon notre façon de les recevoir. Et notre manière de recevoir les dons de Dieu est toujours beaucoup plus étroite que la manière dont Dieu lui-même veut nous les donner. C'est cela qui est admirable dans la maternité divine de Marie : elle reçoit le don que Dieu lui fait de son Fils à la manière dont Dieu le veut, sans aucun projet. Marie a vécu avec Jésus dans une totale pauvreté, c'est-à-dire dans une totale dépendance, toute relative à Jésus, le laissant toujours passer devant — le bon plaisir du Père sur lui... Ce n'est pas le bon plaisir de la mère, c'est le bon plaisir du Père ! C'est cela, le pauvre : c'est celui qui n'a qu'un seul désir, l'accomplissement de la volonté du Père.

Dans notre monde d'aujourd'hui, il est tellement important de demander cette pauvreté pour ne pas accaparer, pour ne pas restreindre les dons de Dieu. C'est rude, c'est très rude, parce que quelquefois on a l'impression d'être des écorchés vifs. La pauvreté, cela enlève la peau. La peau garantit, elle protège ; là, on est un peu écorché vif. L'Esprit Saint, comme avec une paille de fer, enlève tout ce qui constitue les défenses de celui qui possède. Celui qui possède est une tour d'ivoire, et quand les ennemis s'approchent, on jette de la poix sur eux pour se défendre. Marie, elle, n'a aucune défense ; et elle est vraiment celle qui reçoit le don, le trésor du Père, *comme* le Père veut le lui donner, et elle en use dans cette pauvreté. Cela fait comprendre la parole de l'ange Gabriel, quand Marie interroge : « Que faut-il faire ? » — « Rien du tout. » Ce n'est pas commode, cela ! On a toujours envie de faire quelque chose. Mais non, rien du tout : attendre, recevoir, être dans cette attitude de celui qui reçoit. Voilà le pauvre, le mendiant.

Le mendiant ne dicte pas. Quand un mendiant vient vous demander quelque chose et que vous lui dites : « Je vais te donner ce que je peux, il me reste quelque chose... », et qu'il réclame, vous pensez : « Ce n'est pas un vrai mendiant. Si c'était un vrai mendiant, il se jetterait tout de suite sur la moindre petite chose qu'on lui donne. » Au plan surnaturel, Marie était la mendicante, plus pauvre que saint François d'Assise, plus dépouillée, d'un dépouillement qui va très loin, qui accompagne son amour. Il faut souvent demander à l'Esprit Saint de nous aider à contempler cette pauvreté, parce que c'est grâce à cette pauvreté que cette maternité selon la chair et le sang, cette maternité humaine, peut être entièrement transformée par la grâce, entièrement prise par la grâce. La grâce de Dieu, du Père, peut être entièrement victorieuse de son cœur, de cette maternité.

Cette maternité est ordonnée à l'autre maternité, celle qui provient du mystère de la Compassion. Il y a un ordre entre les deux ; c'est cela qu'il est important de comprendre. Ce qui est plus *digne* est ordonné à ce qui *finalise* tout. C'est très curieux, et très important à comprendre, parce que c'est constamment comme cela dans l'ordre surnaturel et dans l'économie divine. C'est presque une loi de l'économie divine. La maternité divine de Marie à l'égard de Jésus a une dignité quasi infinie. Etre la Mère de Dieu !... Vivre du mystère de la Croix, c'est beaucoup moins digne, c'est quelque chose qui brise ; mais c'est infiniment grand dans l'ordre de l'*amour*. Si on voulait creuser au plan théologique (et il faut le faire), on verrait la *dignité* du point de vue de l'*être*, et l'état victimal au niveau de la *fin*, au

niveau de l'*amour*¹. La Compassion permet à Jésus d'être, par Marie et avec elle, pleinement victime.

¹ Du point de vue de la *dignité*, la maternité divine de Marie est le mystère le plus grand qu'une petite créature ait pu vivre. C'est là que la participation à la grâce de Dieu est la plus grande, la plus *digne*. Je dis bien « digne » ; je ne dis pas que c'est ultime, puisque la maternité divine de Marie va s'achever dans le mystère de la Compassion, où Marie sera Mère de Jean. Ces deux maternités se tiennent : on ne peut pas parler de l'une sans parler de l'autre — comme on ne peut pas parler de la Rédemption sans parler de l'Incarnation, et qu'on ne peut pas voir vraiment l'Incarnation sans regarder le mystère de la Rédemption. Le rapport est le même entre les deux.

La maternité divine nous montre ce qu'il y a de plus *digne* dans la grâce chrétienne : la grâce chrétienne s'épanouit en Marie dans une maternité divine. C'est l'aspect *substantiel*. Et la maternité divine de Marie *s'achève* dans sa maternité à l'égard de Jean et à notre égard : voilà l'aspect de la *finalité*. C'est ce qu'il y a d'ultime. La première maternité est ordonnée à la seconde, et celle-ci implique la première. C'est à la Croix que la maternité divine de Marie à l'égard de Jésus prend toute sa signification et trouve son ultime épanouissement : Jésus est venu pour la Croix, et Marie est Mère de Jésus pour l'offrir à la Croix. C'est pour cela que le geste de Marie présentant le petit Enfant Jésus au Temple préfigure, annonce, la grande « présentation » que Marie réalise à travers le mystère de la Compassion. Et c'est dans ce mystère de la Compassion que Jésus proclame qu'elle est Mère de Jean et par là Mère de l'Eglise.

Je suis sûr que saint Jean a contemplé d'une manière toute spéciale la maternité divine de Marie, ces deux maternités qui sont liées dans la grande vision de l'Apocalypse : à l'égard de Jésus, maternité selon la chair et le sang et maternité contemplative ; et à la Croix maternité mystique, selon la grâce.

Cela fait comprendre pourquoi il faut une métaphysique de la substance et de l'acte. Le Père Dehau m'avait dit : « Fais de la métaphysique pour pouvoir parler de Marie »... De plus en plus on s'aperçoit que c'est bien cela. L'Incarnation est au niveau de l'*être*, et le fruit de l'Incarnation est au niveau de la *vie* : la grâce, source de vie nouvelle, et la plénitude de grâce en Marie, qui s'exprime dans le mystère de la maternité divine. Cette maternité s'achève à la personne,

La complémentarité est donc toute différente dans la maternité divine de Marie à Noël et dans la maternité divine de Marie à la Croix, où elle fait œuvre commune avec Jésus pour être l'épouse de son cœur, pour être petite servante d'amour dans une extraordinaire pauvreté, achever tout le mystère sacerdotal et victimal de Jésus. Elle l'achève en se donnant entièrement, jusqu'au bout. A Noël, elle permet à l'Incarnation d'aller jusqu'au bout de ses exigences d'incarnation ; c'est grâce à elle que l'Incarnation a pu avoir ce réalisme. A la Croix elle complète l'holocauste du Christ : c'est dans l'ordre de la finalité, c'est dans l'ordre de l'amour, et tout s'achève dans le cœur de Marie. Le cri de soif, la blessure du cœur, tout s'achève dans le cœur de Marie, à cause même, je dirais, de sa pauvreté. Pauvreté du côté de l'intelligence : elle vit dans la foi ; pauvreté dans l'ordre affectif : elle vit dans l'espérance, comme une petite enfant qui offre tout ; pauvreté du fait qu'elle ne garde rien pour elle et que tout est brûlé dans son cœur, dans son intelligence, dans sa sensibilité. Tout est brûlé pour Jésus, pour que le feu du cœur de Jésus s'empare totalement d'elle et achève en elle le mystère de l'holocauste.

C'est à ce moment-là que Jésus réalise sa nouvelle maternité à l'égard de Jean. La maternité de Marie à l'égard de Jean implique comme *fondement* sa maternité divine auprès de

comme toute maternité, mais ici à la personne *divine*. La vie rejoint l'être dans son caractère substantiel...

Et cette maternité divine s'achève, du point de vue de la *finalité* (donc de l'acte), à la Croix. Et à la Croix, Marie est Mère de la grâce de Jean et de notre grâce.

On voit bien là les deux aspects : l'aspect *substantiel* et l'aspect *final*. Cela fait comprendre comment notre théologie doit s'achever en contemplation, une contemplation qui nous fait entrer dans le mystère.

Jésus, et l'*exercice actuel* du mystère de la Compassion. A la Croix, Jésus explicite sa maternité auprès de Jean : elle peut être sa Mère parce qu'elle vit le mystère de la Compassion de cette manière unique ; et elle vit le mystère de la Compassion de cette manière unique parce qu'elle est la Mère de Jésus, la Mère de Dieu. Tout le mystère de la Compassion *repose* et *se fonde* sur sa maternité divine, dans sa foi, son espérance et son amour. Et cette maternité spirituelle (mystique) auprès de Jean, auprès de l'Eglise, auprès de nous, est l'*ultime* moment de sa maternité, toute différente de la première et pourtant dans le prolongement. Elle est la Mère de Jean, Mère divine, spirituelle, mystique, c'est-à-dire que tout ce qu'elle a reçu de Jésus, cette plénitude de grâce qu'elle a reçue de Jésus, et Jésus crucifié qu'elle reçoit du Père, elle le donne à Jean. A la Croix, elle vit dans une unité d'amour avec Jésus, elle est « une » avec lui — *idem velle*, ils ont le même vouloir, le même amour dans l'accomplissement plénier de la volonté du Père —, pour vivre de cette coupe dont Jésus avait demandé qu'elle soit écartée. Jésus et Marie ont dit leur *fiat*, dans l'obéissance à la volonté du Père ; ils sont « un » dans l'offrande de tout eux-mêmes. Et c'est grâce à cette unité avec Jésus qu'elle peut être la Mère de Jean, la Mère de sa grâce, la Mère de sa foi, de son espérance, de sa charité, et la Mère de l'*exercice* de son sacerdoce ministériel. Tout est pris et saisi dans le mystère de Jean au pied de la Croix. C'est grâce à Marie que Jean peut être témoin du coup de lance et que, de fait, il l'est ; c'est par elle et en elle qu'il est témoin du cri de soif et du coup de lance.

C'est peut-être cela qui fait comprendre la surabondance d'amour qui se réalise par Marie. Comparez la Cène et la Croix : la proximité de Jean à la Cène, et la proximité de Jean à la Croix. A la Cène, Marie n'était pas encore donnée ; à la Croix, Marie est donnée. C'est pour cela que, de fait, l'intimité

à la Croix est tout intérieure. A la Cène, c'est la préparation, c'est le sacrement, c'est donc le signe de quelque chose de beaucoup plus grand, de beaucoup plus divin, qui se passe à la Croix...

Revenons à la maternité divine de Marie auprès de Jésus, au grand mystère du Verbe « devenu chair ». Il y a une grâce, dans la nuit de Noël, pour vivre de ce mystère, et nous devons supplier l'Esprit Saint de nous en faire vivre. Ne nous contentons pas de ce que nous savons : ce que nous savons n'est pas le mystère, dites-vous bien cela ; le mystère est au-delà de ce que vous savez. C'est pour cela que quand on s'arrête à ce qu'on sait, on ne progresse plus dans la foi, et même très facilement, je ne dis pas qu'on régresse, mais *on ne contemple plus*. La contemplation est au-delà de ce que l'on sait, puisqu'on contemple *le mystère* ; on ne contemple pas ce qu'on sait. Durant cette nuit, et en nous y préparant avec Marie, nous devons entendre divinement ces paroles de saint Jean dans son Prologue : « Le Verbe est devenu chair. » Ce « devenu chair » s'est réalisé en Marie. Le milieu divin, c'est Marie ; il n'y a pas d'autre milieu divin. C'est un milieu qui est totalement consacré à Dieu, qui est pour Dieu (c'est pour cela que c'est un milieu divin).

Dans le mystère de l'Incarnation, la nature humaine formée par l'Esprit Saint en Marie, avec le sang de Marie, subsiste dans le Verbe — ce que le Concile de Chalcédoine a bien précisé. L'union de la nature humaine et de la nature divine dans le mystère du Christ se réalise dans l'« union hypostatique », comme nous disons, c'est-à-dire dans l'union personnelle. On ne comprendra jamais ; mais au moins on peut essayer de ne pas tomber dans les hérésies, et de les écarter en

adhérant de manière précise à ce qui est affirmé par l'Eglise. Car ce n'est pas dans l'Ecriture. La seule chose que nous trouvions dans l'Ecriture, ce sont des affirmations extraordinaires de Jésus, surtout dans saint Jean, par exemple quand Jésus dit « Je suis », ou « Le Père et moi nous sommes un », et quand il dit que le Père est plus grand que lui. Apparemment c'est contradictoire, mais si nous adhérons pleinement à ces paroles de Jésus, nous voyons que seule l'apparence est contradictoire. En réalité, il y a l'affirmation même de cette réalité qui nous échappe dans son réalisme divin, cette réalité du mystère du Verbe devenu chair, du Verbe qui assume la nature humaine individuée, unique, formée par l'Esprit Saint en Marie dans le mystère de l'union hypostatique, dans le mystère du Verbe incarné. C'est là le mystère de l'Incarnation. L'unité se fait dans ce qu'il y a de plus radical et dans ce qu'il y a de plus « un » : dans la *personne* même du Verbe. Non seulement la nature humaine du Christ n'existe que dans le Verbe, mais son existence est celle du Verbe. C'est donc au niveau de l'être que se fait l'unité. Il n'y a pas deux personnes, il n'y a pas deux hypostases, il y a une seule personne. Et donc l'être du Christ, c'est l'être du Verbe de Dieu. L'esse du Christ, c'est l'esse du Verbe de Dieu, assumant, prenant à lui (assumer veut dire « prendre à soi »), prenant pour lui-même cette nature humaine formée en Marie sous l'action de l'Esprit Saint.

Ainsi, dans ce mystère si profond, Dieu associe la nature humaine non seulement à sa *vie*, ce qui serait déjà étonnant, mais à sa plus grande intimité, à son *être*. On ne peut pas aller plus loin. C'est pour cela que saint Augustin dit que c'est la plus grande unité qui puisse exister. On ne peut pas réaliser d'unité plus parfaite : on touche là quelque chose d'absolu. La nature humaine est entièrement assumée, « attirée vers », elle

subsiste dans le Verbe de Dieu, tout en restant parfaitement une nature humaine comme la nôtre. Il n'y a pas de mélange entre les deux, qui ferait qu'il ne serait ni Dieu, ni homme, mais qu'il serait homme-Dieu, comme dans les mythes. Le mythe de l'homme-poisson, de l'homme-ange, etc., c'est une confusion, ce n'est pas du tout une assomption. Là, au contraire, la nature humaine reste parfaitement elle-même, et elle est unie personnellement au Verbe ; l'unité se fait donc dans le Verbe lui-même, dans la personne du Verbe, unité parfaite grâce à laquelle la nature humaine du Christ est alors complètement transformée. Elle reste une nature humaine, mais dans un état de perfection absolue. C'est *l'homme* au sens le plus fort, non seulement l'homme de douleurs, mais *l'homme* dans toute sa perfection, et premièrement du point de vue de l'intelligence. Le Christ a une intelligence humaine sans aucune « bavure », et ceci tout de suite, dès le premier moment de sa conception. C'est pour cela que la conception de Jésus en Marie n'a pas été seulement une conception miraculeuse¹ : ce miracle, ce

¹ La maternité divine de Marie est miraculeuse d'une manière toute spéciale ; elle ne l'est pas comme la maternité d'Elisabeth ni comme celle de la mère de Samson. Toutes ces maternités sont miraculeuses, mais elles le sont à cause d'un *défait* de la nature. Celle de Marie est miraculeuse, non pas à cause d'un défaut de la nature, mais à cause d'une *finalité* nouvelle. Dieu, en effet, peut intervenir miraculeusement de façons diverses. Le charisme (intervention miraculeuse de Dieu) peut avoir deux significations tout à fait différentes : Dieu peut intervenir charismatiquement pour réparer un *defectus*, un manque, un défaut. Ainsi, la stérilité est un défaut de la nature, conséquence du péché originel. Quand Dieu répare ce défaut, ce charisme se situe du côté de la toute-puissance de Dieu, donc du côté de l'efficacité. Dieu intervient de façon efficace, mais dans l'ordre de la nature, pour réparer un *defectus*. Mais il y a aussi le charisme proprement *chrétien*, et le premier charisme chrétien est la maternité miraculeuse de Marie

charisme, est *en vue de la sainteté* de l'humanité du Christ. L'humanité sainte du Christ est sainte parce qu'elle existe en Dieu. L'humanité sainte du Christ ne pouvait pas pécher, puisqu'elle existe en Dieu. Elle est impeccable en droit, à la

(et toute la théologie des charismes doit se comprendre à partir de là). Ce charisme est *en vue* du mystère de l'Incarnation. Marie coopère à ce mystère, et pour cela il fallait qu'elle soit vierge. Le charisme de la maternité miraculeuse est pour le respect de l'intégrité virgine de Marie, de sa dignité de petite enfant totalement consacrée à Dieu ; le charisme est au service de cette totale consécration. Il fallait l'intervention directe de Dieu pour que Marie reste la Vierge et soit aussi la Mère. C'est donc premièrement pour cela, pour manifester le regard de jalousie d'amour du Père et la réponse de jalousie d'amour de Marie dans sa consécration.

Mais le charisme est aussi *pour le mystère de l'Incarnation* qui finalise cette maternité, pour montrer la grandeur du mystère de l'Incarnation. Le charisme, là, est finalisé par l'exigence propre de la grâce chrétienne et la surabondance de l'amour, puisque la grande convenance du mystère de l'Incarnation, c'est la bonté souveraine de Dieu. Le charisme est ordonné à nous manifester cette bonté souveraine : c'est le propre du charisme chrétien. Il n'est pas uniquement utilitaire (comme lorsqu'il répare un défaut), il est là pour glorifier la bonté souveraine de Dieu, qui veut se manifester dans la surabondance de l'amour — pour que nous comprenions mieux que ce qui caractérise la grâce chrétienne, c'est la surabondance de l'amour. Nous ne pouvons pas vivre au niveau de la justice, au niveau des droits. C'est vrai de tout chrétien, mais *a fortiori* d'un religieux. Si nous faisons vœu de pauvreté, c'est pour n'avoir aucun droit, pour vivre de la surabondance de l'amour (ce qui est particulièrement difficile dans une société de consommation, où tout conduit à l'efficacité immédiate).

Le charisme de la maternité divine de Marie est un charisme de surabondance, pour nous donner le mystère du Verbe incarné de la manière la plus proche qui soit du cœur de l'homme, du cœur de la femme, de la mère. La Vierge seule peut recevoir le mystère du Verbe, et seule la Mère peut connaître cette proximité entre son cœur et celui de son tout petit enfant : les deux sont unis grâce à ce charisme de surabondance de la maternité divine de Marie.

différence de Marie. Marie en effet n'a jamais péché, mais elle aurait pu pécher, ce qui explique l'attitude tout à fait différente du démon à l'égard de Marie et à l'égard de Jésus. A l'égard de Marie, il sait qu'elle peut pécher, parce qu'elle est une créature, et c'est pour cela qu'il la pourchasse avec tant de violence. Dans le Christ il ne peut pas voir le Verbe de Dieu, mais dans l'humanité du Christ, dans le Christ tel que lui peut le voir avec son intelligence, tout indique que cette humanité est habitée, assumée par le Verbe de Dieu. Et là le démon se heurte à un mur, à une forteresse, il ne peut rien : le mystère de Jésus lui échappe totalement. Déjà le mystère de Marie lui échappe totalement, mais le mystère de Jésus d'une manière unique : il ne peut rien connaître de Jésus, d'où son irritation. Nous le savons bien : l'orgueil nous fait croire que nous avons des droits là où nous n'en avons pas. Le démon est persuadé avoir des droits sur Jésus : si Jésus fait partie de la race humaine, il a des droits sur lui à cause du péché d'Adam. En vérité il n'a aucun droit : Jésus lui échappe totalement, parce que le droit du démon repose sur une permission de Dieu. En réalité, ce n'est pas un vrai droit, c'est une permission que Dieu a accordée au démon.

Le mystère de la maternité divine de Marie, qui nous montre l'unité d'une action humaine avec le bon plaisir de Dieu, avec l'amour de Dieu, réalise une unité de vie et d'opérations. C'est cela qu'il faut bien saisir. La conséquence, ou la propriété, de cette union dans l'ordre de l'être, quand il s'agit du mystère de l'union hypostatique, est que Jésus devient la source de toute grâce. Son humanité reste un instrument (*organon*), elle n'est pas une cause principale de la grâce, car la cause principale de la grâce sanctifiante ne peut être que la Très Sainte Trinité. Mais l'humanité sainte du Christ est instrument de la Très Sainte Trinité, instrument conjoint du Verbe,

instrument du Père et instrument de l'Esprit Saint, mais un instrument d'une docilité et d'une pauvreté parfaites, puisque cette nature humaine dans le Christ ne subsiste pas par elle-même, mais subsiste dans le Verbe. L'origine première de la pauvreté pour notre nature humaine, c'est dans le mystère même de Jésus qu'on doit la comprendre, puisque dans ce mystère l'humanité sainte du Christ est dans une pauvreté ontologique : cette nature n'a pas d'exister propre, elle existe dans le Verbe. Elle a donc une existence beaucoup plus grande, mais ce n'est pas la sienne, c'est celle du Verbe de Dieu, ce qui lui donne une dimension unique. L'humanité sainte du Christ connaît la pauvreté la plus radicale qui soit, la pauvreté dans l'ordre de l'être. Cela, vous ne pouvez pas le comprendre, et moi non plus ; c'est le mystère de l'union hypostatique. C'est fou de voir que Dieu introduit dans son mystère trinitaire, associe à sa vie personnelle, une nature humaine, *la* nature humaine, dans le Christ. Il associe à la fois une nature humaine et *la* nature humaine, les deux, puisque c'est une nature humaine parfaitement individualisée. Jésus est le fils de la femme, le fils de Marie, et en même temps cet individu a quelque chose d'unique, puisqu'il est absolument parfait : on ne peut rien lui ajouter dans l'ordre de la perfection. Il subsiste dans le Verbe, il a donc une existence qui est divine. Là on comprend la pauvreté radicale de cette nature humaine, pour une richesse divine, pour une grandeur unique, à la taille du Verbe.

Ce mystère de l'Incarnation a été confié à Marie pour que Marie coopère, pour qu'elle y coopère maternellement, dans une générosité totale et un don total d'elle-même. Le service de la mère, pour porter son enfant, pour être source de vie pour son enfant, exige une générosité totale. Une mère ne peut pas être à moitié mère, biologiquement parlant. C'est tout son être

qui est saisi, qui est pris ; il y a une mobilisation générale de tout son être pour qu'elle soit source de vie, substantiellement. Marie a accepté librement. Et en Jésus, donc dans son fils, il y a cette unité entre la nature humaine et la nature divine, cette unité divine, personnelle, qui dépasse tout. C'est cela qui fait comprendre la grandeur de la maternité divine de Marie : elle a coopéré à la formation de l'humanité sainte de Jésus, comme mère. Et en coopérant de cette manière, elle entre dans une très grande intimité avec le Père, avec l'Esprit Saint, avec le Verbe de Dieu, mais en acceptant de n'avoir *aucun droit*, de toujours laisser Dieu passer devant. Aucun droit sur la personne de son fils, puisqu'il est Dieu ; aucun droit sur son éducation, puisqu'il est Dieu. Elle ne peut que se donner entièrement comme si tout dépendait d'elle, et en réalité elle est pur instrument d'amour. Mais elle se donne entièrement, plus que n'importe quelle autre mère.

Nous voyons là comment Dieu a voulu qu'une petite créature humaine soit associée à cette œuvre de l'Incarnation, pour que la nature humaine ne soit pas étrangère à ce mystère, qu'elle soit au contraire source instrumentale, mais source réelle — mère — de ce mystère. Marie est la Mère du Christ et elle est la Mère de Dieu. Cela, c'est la délicatesse infinie de Dieu : la créature ne pourrait jamais prétendre à cela. Marie n'a pas mérité d'être Mère de Dieu, une créature ne peut pas mériter d'être Mère de Dieu. C'est une pure gratuité, mais c'est d'une délicatesse infinie de la part de Dieu, de faire que la race humaine, en Marie, coopère à ce mystère, et y coopère d'une manière radicale, d'une manière substantielle, en donnant son consentement, son *fiat*. Même si c'est au milieu des luttes, la coopération est plénière : Marie est Mère du Christ, de Jésus, Mère de Dieu.

C'est là que nous comprenons que Dieu, qui aurait pu nous sauver sans notre coopération, a voulu nous sauver en *prenant* notre coopération. C'est le mystère où c'est le plus manifeste. Mais cela nous aide à comprendre comment dans notre vie, plus Dieu nous fait des dons gratuits, qui nous dépassent complètement, plus Dieu veut notre coopération. Autrement ces dons se gâtent : pensons à la vocation religieuse, pour prendre un exemple qui nous touche. La vocation religieuse est un don purement gratuit, c'est bien évident. On n'est pas plus intelligent, on n'est pas plus vertueux que les autres ; on a eu, ou on a encore, des amis qui sont bien plus intelligents et bien plus vertueux que nous. C'est donc de la gratuité pure. On n'a pas mérité sa vocation, comme on n'a pas mérité le baptême, on n'a pas mérité la grâce de Dieu, on n'a pas mérité la foi, on n'a pas mérité l'espérance et la charité : c'est purement gratuit. Et plus la grâce nous conduit à une coopération intime et profonde avec Dieu, autrement dit, plus la grâce est grâce et a une finalité plus haute, plus Dieu veut notre coopération. Une vocation réclame de nous un don total. Nous devons coopérer comme jamais nous n'avons coopéré à quelque chose. La vocation ne tolère pas de demi-mesures. C'est dit, du reste, dans l'Apocalypse : « Ceux qui sont tièdes, je les vomirai » (cf. Ap 3, 16). C'est vrai de toute vocation chrétienne, mais *a fortiori* de la vocation religieuse. Cela exige de nous d'aller le plus loin possible dans cette coopération, dans ce don de nous-mêmes.

Le modèle, c'est Marie dans sa maternité. Marie a été donnée à son enfant, à son petit enfant, pendant tout le temps de l'Avent ; et, à partir de Noël, pendant tout le temps de l'éducation de l'Enfant Jésus, du « progrès en sagesse » qui nous est révélé dans l'Evangile de saint Luc (2, 52). Marie s'est donnée plus que toutes les autres mères. C'est merveilleux pour comprendre comment elle se donne à Jean, parce que c'est le

même don qui continue, et cela fait comprendre pourquoi cette maternité va jusqu'à la Croix dans le mystère de la Compassion, parce que Marie va jusqu'au bout de son don, sans se regarder, et dans une pauvreté absolue, sans dire : « Puisque je me donne tant, j'ai des droits. » Non ! L'amour est au-dessus de la justice ; c'est cela qu'il faut saisir. Nous, nous ramenons toujours tout à la justice. Nous avons des droits parce que nous avons fait cela. Parce que nous avons été bien sages une journée, nous avons des droits ; parce que nous avons bien travaillé, nous avons des droits. Non !... si nous l'avons fait par amour. Donc c'est fatigant, parce que tout est toujours à recommencer. Quand on a des droits, tout n'est pas à recommencer : puisqu'il y a des droits, il y a quelque chose d'acquis. Mais il n'y a jamais d'acquis dans la grâce, autrement ce ne serait plus la grâce ; c'est toujours une générosité qui doit tout recommencer. Pour nous c'est essoufflant, parce que ce qui nous est connaturel selon nos voies humaines, c'est quand on a de l'acquis. On se repose sur l'acquis ; on acquiert des *habitus*, on acquiert des qualités, et on se repose très vite là-dessus. On ne devrait pas, même du point de vue humain, parce que quand on se repose sur ses qualités, on ne progresse plus. Mais c'est instinctif : on est fatigué, on se repose.

Dans l'ordre surnaturel, ce n'est jamais comme cela. Plus Dieu réclame de nous quelque chose de grand, plus la grâce surabonde, et plus cette grâce qui surabonde réclame de nous un don total, sans avoir aucun droit, en restant des pauvres, de vrais pauvres. Recevoir comme don du Père son Fils bien-aimé, et recevoir ce don selon ce mode le plus proche de notre condition humaine — pour une femme, le recevoir comme une mère reçoit son petit enfant —, cela réclame une générosité totale : accepter que toutes ses forces biologiques soient prises pour cela, l'accepter profondément et le vivre dans une totale

pauvreté, donc avoir une générosité absolue dans la pauvreté, ce qui réclame par le fait même qu'on vive dans un regard contemplatif. Au niveau moral, au niveau humain, c'est impossible, c'est contradictoire ; alors on se révolte. Notre raison se révolte devant cela, au nom de la justice. Mais notre foi, notre espérance et notre charité exultent de joie — le *Magnificat* —, exultent de joie que le Seigneur nous prenne comme un instrument d'amour pour réaliser la plus grande œuvre qu'il ait faite et qu'il aurait pu faire sans nous : le mystère de l'Incarnation. Il ne pouvait pas réaliser quelque chose de plus grand comme don d'amour, et ce don, il le réalise avec sa petite enfant. Et il le réalise en *plénitude* avec sa petite enfant. Il peut tout lui demander, et elle ne garde rien pour elle. Elle est sans aucun droit, et ceci durant tout le temps de la vie de Jésus sur la terre, jusqu'à la Croix — la Croix étant impliquée dans cette maternité, puisque c'est une maternité contemplative, et donc une maternité qui est libre. Marie est la seule mère qui ait choisi son fils ; les autres mères désirent avoir un enfant, mais ne choisissent pas leur fils, ne choisissent pas leur enfant ; tandis que Marie a choisi son Fils dans un choix personnel, libre, qui explique ce lien contemplatif, ce lien d'amitié. Et ce lien d'amitié n'a cessé de croître : il est plus grand à la Croix qu'à Bethléem, qu'à l'Annonciation. A la Croix Marie est plus proche de son Fils. Cette maternité n'a cessé de croître en intensité d'amour ; elle a toujours été plus parfaite, plus elle-même, elle a grandi, parce que cette pauvreté contemplative assume tout ce que Jésus doit réaliser comme Fils bien-aimé du Père. Tout ce que Jésus doit réaliser comme Fils bien-aimé du Père, Marie l'assume, puisqu'elle a accepté librement d'être sa Mère. Et donc la Croix est impliquée dedans. C'est pour cela que le mystère de Noël, vécu dans le cœur de Marie, est ouvert à tout le bon plaisir du Père sur son

Fils bien-aimé. Et le mystère de la Croix est sans doute — autant qu'elle peut le savoir — impliqué dans son *fiat*.

Demandons à la Vierge Marie de vivre avec elle et en elle, puisqu'elle nous est donnée comme Mère, ce mystère qui doit éclairer toute notre vie, et surtout notre manière de coopérer à l'action de Dieu sur nous.

Saint-Jodard, le 24 décembre 1990

RÉFÉRENCES DES ENREGISTREMENTS UTILISÉS

Prologue	pp. 7-12 : CP Jo 28.12.90 p. 7 : CS Ri 26.12.90, n° 2 p. 9, note 1 : Voirons (ordinands) 15.09.86 pp. 8-11 : CP Ri 18.12.90 TM Ri 11.05.84 (très bref) TM Jo 8.01.90 (très bref)
De la Compassion à l'Assomption :	CP Jo 11.08.91 13.09.91 14.09.91 2.10.91 13.10.91 6.11.91 8.11.91 13.11.91
Annexes	pp. 81-93 : CS Jo 8.12.90 pp. 95-107 : CP Jo 20.11.90 p. 96, note 1 : CPN 10.01.91 pp. 109-125 : CS Jo 24.12.90, n° 2 pp. 112-113, note 1 : CS Jo 24.12.90, n° 1 pp. 117-118, note 1 : CS Jo 24.12.90, n° 2

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE	7
Le « petit livre »	8
Les mille ans	8
Les deux témoins	10
La charité fraternelle.....	11
 I. L'ESPRIT DE LA FAMILLE SAINT-JEAN	15
1. L'EUCARISTIE.....	16
La multiplication des pains	16
Le Pain de vie.....	19
Le murmure et la promesse de l'Eucharistie	22
La première rupture	24
La réalisation de la promesse.....	26
<i>Le lavement des pieds</i>	26
<i>L'institution de l'Eucharistie</i>	31
2. LA SAGESSE DE LA CROIX	
ET LE DON DE MARIE	37
Le don de Marie à Jean	37
Le cri de soif	43
La blessure du cœur	45
Le sépulcre.....	48
L'alliance avec Pierre	49

Le lien secret de Jésus avec Jean	53
Docilité à l'Esprit Saint, au Paraclet.....	56
De la Compassion à l'Assomption.....	59
 II. LA VIE DE LA FAMILLE : SES DIVERSES	
COMMUNAUTÉS	65
1. Les frères et les pères.....	66
2. Les sœurs contemplatives	70
3. Les sœurs apostoliques	74
4. Les oblats	77
 ANNEXES.....	81
1. L'Immaculée Conception	81
2. La Consécration de Marie	95
3. La Maternité divine de Marie	109
Références des enregistrements utilisés	126

ÉPHÈSE *Éditions*

Notre Dame de Rimont, 71390 FLEY (France)

<http://www.ephese.net>

© Ephèse Editions, 2009

ISSN : 1242-0832

ISBN : 9782953391527

Imprimé en France

Dépôt légal : 4^{ème} trimestre 2009

Achevé d'imprimer en Octobre 2009